



Cahiers d'Asie centrale

11/12 | 2004
Les Montagnards d'Asie centrale

Les langues indo-iraniennes des Pamirs et de l'Hindou Kouch

François Jacquesson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/687>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 15-59
ISBN : 2-7449-0429-5
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

François Jacquesson, « Les langues indo-iraniennes des Pamirs et de l'Hindou Kouch », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 11/12 | 2004, mis en ligne le 23 juin 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/687>

Les langues indo-iraniennes des Pamirs et de l'Hindou Kouch

*François Jacquesson**

L'ensemble¹ des massifs montagneux d'Asie centrale est difficile à percevoir dans son unité humaine, à cause de la fragmentation en petites unités « tribales » certes, mais surtout à cause de la confrontation historique entre colonisation russe au nord et anglaise au sud. Les frontières politiques des états modernes (surtout Kirghizstan, Tadjikistan, Afghanistan, Pakistan et Union indienne) n'aident pas à comprendre un bloc montagnard dont les langues aident au contraire à montrer l'unité. Plus intéressant est le partage du domaine entre deux bassins versants, celui de l'Amou et celui de l'Indus – car ce partage des eaux correspond assez bien dans les montagnes au partage linguistique entre secteurs iranien et indien.

L'Amou Darya, sous le nom de Panj quand il est montagnard, rassemble des affluents de rive droite descendant des Pamirs, et de rive gauche venant du Badakhshân : c'est la région des langues dites pamiriennes², qui sont de type iranien « oriental », mais c'est aussi le terrain d'expansion de parlers iraniens « occidentaux » comme le tadjik et le dari, qui sont des formes de persan.

Au sud, l'Indus sorti des pays tibétains coule vers l'ouest et reçoit de nombreux affluents importants qu'il est utile de diviser en trois zones (cf. Carte couleur, en fin de volume). D'abord, il reçoit du nord les eaux venues de la Gilgit et de la Hunza, le pays des Bourouchos³. Ensuite, il traverse le pays des Shina et le Kohistan puis s'oriente vers le sud et, parvenu dans la plaine, reçoit les eaux du bassin de la Swat : tout cela forme le Dardistan oriental. Enfin, en même temps que la Swat, il reçoit la rivière de Caboul venue de l'ouest, nourrie d'un ensemble de rivières (Kunar, Alingar, Panjshir) descendant du Dardistan occidental. Cette région immense, c'est l'Hindou Kouch, et aussi le terrain d'expansion du pachto.

* Laboratoire des langues et civilisations à tradition orale (CNRS) ; jacquess@vjf.cnrs.fr

Au cœur du Dardistan occidental (cf. carte dans le texte), dans une région qui correspond aux bassins du Pech et de l'Alingar, le « Kafiristan » (aujourd'hui nommé Nouristan) a conservé ses singularités, parmi lesquelles un petit groupe de langues qui suscite la curiosité parce que, tout en ayant beaucoup de points communs avec les langues iraniennes et les langues indiennes, il ne se range ni chez les unes ni chez les autres.

Cependant, langues indiennes de type darde, langues iraniennes de type pamirien, et langues kafires forment l'ensemble linguistique indo-iranien au sens large, de sorte que ce complexe de hautes montagnes est de ce point de vue un ensemble humain cohérent.

Les langues indiennes du nord et les langues iraniennes sont étroitement comparables. La « découverte » par les chercheurs européens de l'importance du sanscrit d'une part, de l'autre des textes de l'Avesta, enfin le déchiffrement des inscriptions en vieux-perse ont permis d'analyser cette proximité et d'entrevoir l'histoire de ce vaste groupe des langues qu'on peut dès lors appeler *indo-iraniennes*⁴. Au XIX^e siècle l'exploration des Pamirs et des régions adjacentes de l'Hindou Kouch ou de la Chine, enfin les inscriptions ou manuscrits découverts lors de fouilles archéologiques en Asie centrale au sens large, permettaient de prendre en compte un grand nombre de langues « nouvelles » et de compléter à mesure un tableau historique vraisemblable.

Parmi ces trouvailles de langues vivantes ou disparues, certaines ont connu un grand retentissement. Un cas célèbre de langue iranienne redécouverte est celui de la langue des Saka, ou Saces, connus dans l'antiquité grecque et achéménide comme nomades des steppes d'Asie centrale, et dont de nombreux textes furent retrouvés lors de cette ruée exploratoire au Xinjiang chinois où s'illustrèrent, parmi d'autres, Aurel Stein et Paul Pelliot. L'analyse a montré qu'il s'agissait de deux parlars distincts, nommés d'après les localités des trouvailles : langues de Khotan et de Tumshuq.

Les mêmes savants explorateurs ont retrouvé aussi de nombreux manuscrits dans la langue des Sogdiens, eux aussi connus des historiens de l'antiquité grecque. Mais à l'inverse des Saces de Khotan et de Tumshuq qui doivent leur célébrité au fait qu'ils avaient abandonné la vie nomade, les Sogdiens sont illustres parce que, marchands influents, ils ont diffusé leur écriture d'origine méditerranéenne aux quatre coins de l'Orient jusque chez les Mongols, qui l'ont transmise aux Manchous. En outre, on avait découvert quelque temps auparavant dans la haute vallée du Zeravchan une population installée en partie sur un affluent nommé Yaghnob. Leur langue, le yaghnobi⁵, se révéla être une forme moderne de la langue des Sogdiens.

Toutefois, d'autres découvertes moins célèbres ne sont pas moins intéressantes, et notamment celles des langues des populations isolées des hautes montagnes d'Asie centrale, dans les massifs des Pamirs et de l'Hindou Kouch. Si l'on excepte les parlars turks, notamment les parlars kirghiz des Pamirs orientaux, et d'autre part le groupe de langues des Bourouchos (langues du Yasin et du Hunza-Nager réunies sous le nom de bourouchaski), cet

ensemble de massifs est habité par des populations éparses qui parlent toutes des langues indo-iraniennes. Au nord, il s'agit de langues iraniennes ; au sud, de langues dites traditionnellement « dardes » (le cachemiri est la plus connue) et « kafires » (on dit aujourd'hui : nouristanies) – qui forment une transition avec les langues indiennes du réseau fluvial de la plaine de l'Indus.

Le travail de découverte et de description de toutes ces langues n'est pas terminé. Mais beaucoup de choses sont déjà bien connues grâce au travail remarquable d'un grand nombre de linguistes dont les noms apparaîtront au long de cet article, souvent seulement en note. Ce travail est long et difficile, non pas parce que les gens seraient redoutables, mais parce que leurs parlars sont très nombreux et très variés. C'est aussi, comme nous verrons, une grande part de leur intérêt.

La première métamorphose

Toutes ces langues, de nos jours très diverses dans leur phonologie, forment un ensemble homogène qui apparaît plus clairement si l'on prend en compte les formes des langues anciennes. Au plan de la grammaire, elles ont connu ensemble une transformation décisive qui nous intéresse directement.

Le sanscrit ancien est homologué de langues occidentales comme le grec ancien et le latin en ce qu'il traite le passé comme le présent : dans les deux cas, le verbe transitif s'accorde avec l'agent et l'on dit « j'ai mangé ma soupe » de la même manière que « je mange ma soupe » (explication grammaticale importante dans la note⁶). Puis, vers le VI^e siècle avant l'ère chrétienne, une transformation considérable se produisit dans l'expression du passé, qu'on se mit à considérer sous la catégorie générale de l'accompli⁷. Le principe en est simple : quand c'est fini, c'est le résultat qui compte ; et c'est lui qui devient le sujet : « la soupe est mangée (par moi) ». On voit alors les vieilles formes de passé disparaître, tandis que sont promues au premier plan des formes de participes (comme « mangée » dans notre exemple) qui s'accordent en genre et nombre avec le sujet mais non pas en personne, tandis que l'agent, qui reste sujet au présent, est au passé renvoyé à l'état de « complément d'agent » et marqué comme tel.

Un vaste ensemble de langues indo-européennes orientales a été atteint par cette transformation, nettement perceptible jusqu'à nos jours. Au premier chef, les langues indo-iraniennes⁸. Le phénomène s'est produit en iranien largement avant l'ère chrétienne puisqu'il est en place dans les inscriptions en vieux-perse des souverains achéménides (VI^e-IV^e siècles AEC⁹). L'avestique a connu la même transformation, qu'on voit se produire entre les plus anciens textes (vieux-avestique ou gâthique : langue des *gâthâs* et de quelques autres chapitres de l'Avesta) et les plus récents. Voici ce qu'écrit Jean Kellens à ce sujet¹⁰ :

« On a parfois prétendu qu'elle [la différence entre avestique ancien et récent] était d'ordre dialectal en excipant du fait que deux dialectes d'une

même langue peuvent évoluer à des vitesses différentes. Mais cet argument, en principe légitime, n'a guère été utilisé directement dans l'analyse linguistique, où il apparaît immédiatement comme un sophisme : il a surtout servi dans le débat sur l'origine du zoroastrisme, pour justifier les traditions du clergé mazdéen sur la date de Zoroastre. D'un point de vue strictement linguistique, on peut seulement observer que la langue des passages les plus cohérents de l'Avesta récent est arrivée à un degré d'évolution fort semblable à celui du vieux-perse des inscriptions achéménides. On ne peut donc guère se tromper en les datant d'une époque comprise entre le début du VI^e s. et la fin du V^e. Nous disposons ainsi d'un point de repère qui invite à situer les Gâthâs quelque quatre siècles auparavant, aux environs de l'an mil avant notre ère. Ces quatre siècles ont été nécessaires pour que le système verbal qui, dans les Gâthâs, se distribue encore impeccablement entre les trois catégories temporelles du présent, de l'aoriste et du parfait, se dégrade, puis se restructure entièrement dans la seule catégorie du présent, évolution achevée en vieux-perse et en avestique récent ».

Si la datation des inscriptions achéménides n'offre en effet aucun doute, il faut se rappeler que le plus ancien manuscrit de l'Avesta (le « K7a ») est daté 1278 EC, et que les manuscrits majeurs sont des XVI^e-XVIII^e siècles.

Le même phénomène est plus clair encore dans les langues de l'Inde, en indo-aryen¹¹, où le sanscrit ancien possède des passés parallèles à ceux du grec d'Homère, et parallèles au présent au plan syntaxique. Mais vers le VI^e siècle AEC, le retournement du passé se produit. Voici ce qu'en dit Colin Masica¹² :

hindi gopâl ne citṭ-i likhi thî
 [Gopal AGE lettre-FS écrit-FS Aux-FS]¹³
 « Gopal avait écrit une lettre »

(...) est un exemple de cette construction que les descriptions anciennes nommaient « construction passive des verbes transitifs au perfectif », que toutes les langues néo-indo-aryennes¹⁴ ont héritée de la prétendue construction passive en sanscrit, où l'on employait un participe passé passif au lieu d'un verbe fini, avec un complément d'agent (l'ex-sujet) à l'instrumental et un participe qui s'accorde comme un adjectif avec le sujet de ce passif (l'ex-objet) :

sanskrit mandir-ê tēna darśana-m labdha-m
 [temple-LOC lui+INS vision-NNS prise-NNS]¹⁵
 « il a eu une vision dans le temple »

Ou il serait plus juste de dire qu'il s'agit d'une construction des premiers temps du moyen indo-aryen qui se retrouvait abondamment en sanscrit tardif, et qui anéantit finalement les passés « actifs » en moyen indo-aryen plus tardif. En néo-indo-aryen, cette construction avait cessé d'être « passive » puisqu'il n'existait plus d'actif correspondant, mais son origine rend compte de l'accord du verbe (avec le patient en hindi et dans les langues de l'ouest, khowar exclu), le marquage spécial de l'agent (vestige du vieil instrumental, ou forme nouvelle), et de la restriction au perfectif (quelquefois appelé « passé », à tort) dont les formes dérivait du participe passé passif du vieil- et du moyen-indo-aryen.

Une bonne partie des langues indo-aryennes sont restées à peu près à cette étape de perfectifs analytiques, à des degrés divers : le hindi et le gujarati sont des exemples du côté indien, le pachto et le kurde du côté iranien.

Le pachto est peut-être un des meilleurs exemples de cette construction. Les noms et pronoms différencient deux formes, l'une dite directe qui vient en fonction sujet, l'autre dite oblique. Le verbe marque l'accord avec le sujet, qui si le verbe est transitif est l'agent au présent (je dans « je te vois ») mais le patient au passé (me dans « tu m'as vu » : 'je suis le vu de toi') ; cet accord avec le sujet à la forme directe est marqué sur le verbe par une série de terminaisons obligatoires dite « série I ». Quant au non-sujet, ce peut être un nom ou un pronom à la forme oblique, ou bien une marque personnelle (dite « série II ») enclitique¹⁶ du premier mot de l'énoncé. Tout cela est résumé dans le tableau ci-dessous :

	le sujet	le non-sujet
nom ou pronom dans l'énoncé	à la forme directe	à la forme oblique
le verbe porte un suffixe obligatoire	de série I	
le premier mot porte un enclitique		de série II
au présent, c'est	l'agent	le patient
au passé accompli, c'est	le patient	l'agent

Cette série II enclitique peut aussi servir de possessif des noms, en concurrence avec des formes spéciales des pronoms. Voyons maintenant comment cela se concrétise en pachto. La 1^{re} colonne indique les personnes (s1 = 1^{re} personne du singulier etc., p1 = 1^{re} personne du pluriel etc.) ; les 3 suivantes (direct, oblique, possessif) donnent les formes des pronoms correspondants ; les 2 dernières colonnes donnent les suffixes sur verbe de série I, et les enclitiques sur premier mot de série II :

	direct	oblique	possessif	série I	série II
s1	zë	mâ	zmâ	-ëm	mi
s2	të	tâ	stâ	-e	di
s3 masculin	day	dë	dë dë	-i (ou -ø ¹⁷)	ye
s3 féminin	dâ	de	dë de	-i (ou -ø)	ye
p1	muž	muž	zmuž	-u	mu
p2	tâsi	tâsi	stâsi	-ëy	mu
p3	duy	duy	dë duy	-i	ye

Exemple au présent (le sujet est l'agent : « A » ; il implique l'accord du verbe : « a »¹⁸) :

zë tâ vin-ëm
« je te vois »

zë	tâ	vin	-ëm
je	te	voir	s1
A	O	V	-a
direct	oblique		série I

Exemple au passé (le sujet est le patient : « O » ; il implique l'accord du verbe : « o ») :

tâ zë vulid-ëm
« tu m'as vu »
'je suis le vu de toi'

tâ	zë	vulid	-ëm
te	je	vu	s1
A	O	V	-o
oblique	direct		série I

Exemple au passé avec emploi de la série II pour l'agent :

të ye vulid-e
« il t'a vu »
'tu es le vu de lui'

të	ye	vulid	-e
tu	de lui	vu	s2
O	A	V	-o
direct	série II		série I

Dans le dernier exemple, l'ordre des éléments de la phrase n'est plus AOV mais OAV parce que l'enclitique (série II) ne peut venir en tête (voir note 17). Exemple d'enclitique possessif : *kitâb mi* « mon livre ». Dans un énoncé comme « tu m'as vu », le patient (le résultat) est le sujet, et on pourrait paraphraser 'je suis le vu de toi' : « je » est au cas direct et le verbe (un participe) s'accorde avec lui ; « de toi » peut être compris comme un complément possessif de cette formulation nominale, et cela explique qu'on puisse substituer un possessif (de série II) au pronom oblique qui marque l'agent. Cette équivalence de la forme oblique du pronom avec la série II se poursuit jusqu'au bout, car si au présent la forme oblique marque le patient, on peut également lui substituer la série II :

zë ye na vinëm
« je ne le vois pas »
'je ne suis pas le voyant de lui'

zë	ye	na vin	-ëm
je	de lui	ne voir	s1
A	O	V	-a
direct	série II		série I

Nous aboutissons à une situation où présent et passé sont symétriques : l'agent au présent devient le patient du passé, et inversement, de sorte que la série I (celle du sujet, donc au cas direct) correspond à l'agent du présent mais au patient du passé, tandis que la série II (correspondant au cas oblique) correspond au patient du présent mais à l'agent du passé :

	agent	patient
présent	sujet : forme directe et série I	forme oblique ou ¹⁹ série II
passé accompli	forme oblique ou série II	sujet : forme directe et série I

Si l'on prend en compte pour finir toutes les situations, y compris celles des verbes intransitifs (qui n'ont pas d'agent « A » ni de patient « O », mais un actant unique « U » qui est le sujet), on peut facilement les résumer de la façon suivante :

	nom	verbe intransitif		verbe transitif			
		passé	présent	passé		présent	
	Pos	U	U	A	O	A	O
séries	série II	série I	série I	série II	série I	série I	série II
nom ou pronom		direct	direct	oblique	direct	direct	oblique

À vrai dire, il existe un cas plus curieux en ce qu'il serre de plus près encore les conséquences de la 1^{re} métamorphose, du moins dans la logique des deux séries. En effet, si la construction au passé accompli est une construction avec participe accordé en genre et nombre avec le sujet (du type 'je suis vu(e) de toi', etc.), visiblement le fait qu'il s'accorde en personne avec le sujet (comme c'est le cas en pachto) est une innovation qui vise à le faire fonctionner comme un vrai verbe. On attendrait en toute rigueur qu'il n'y ait pas d'accord en personne au passé. Et on se met à chercher s'il n'existerait pas des langues où ce serait le cas.

C'est l'ormuri, langue de deux communautés à quoi Grierson puis Morgenstierne avaient déjà consacré quelque temps²⁰, mais sur quoi nous avons depuis la description de V. A. Efimov²¹. Les deux communautés, celles de la vallée de la Logar au sud de Caboul, et celle de Kaniguram, utilisent comme en pachto la série II pour marquer (outre le possessif) l'agent du transitif passé : *na, nak-am dek*²² « non, je ne l'ai pas vu ». Mais si les gens de Kaniguram au Waziristan accordent le verbe passé avec le patient en personne comme en pachto et en persan, ceux de la Logar ne l'accordent pas : le patient doit être exprimé par un pronom, précédé de *ku-*. On se trouve alors dans une situation :

	nom	verbe intransitif		verbe transitif			
		passé	présent	passé		présent	
	Pos	U	U	A	O	A	O
Logar	II	I	I	II	<i>ku-obl</i>	I	II
Kaniguram	II	I	I	II	I	I	II

Il serait tentant de voir là une situation « archaïque », si nous n'avions quelque raison de voir chez les gens de la Logar ce traitement du patient passé au contraire comme une élaboration. En effet, on attendrait logiquement un patient passé à la forme directe, comme un sujet, et non pas traité comme un complément introduit par une préposition.

La seconde métamorphose et ses conséquences

Mais d'autres langues indiennes et iraniennes n'en sont pas restées là. Alors que les langues au centre de l'ensemble, de part et d'autre de l'Indus, conservaient souvent au « passé » cette construction particulière, les langues géographiquement marginales de l'ouest et de l'est ont refondu cette construction pour l'aligner de nouveau sur le présent. C'est ce qui s'est produit par exemple en persan-tadjik à l'ouest, et en bengali et assamais à l'est. Ce retournement de situation est attesté dès les langues médiévales de l'Asie centrale, le sogdien par exemple. Cette seconde métamorphose consistait à donner des suffixes personnels aux verbes au passé, qui s'accordaient avec l'agent par imitation des verbes au présent. L'agent passé tendait à redevenir le sujet. Toutefois, ces suffixes qu'on ajoutait au passé, en persan comme en bengali, continuaient de s'ajouter aux formes de participe parce qu'il y avait longtemps que les anciens thèmes verbaux de « vrai » passé avaient disparu.

En persan, cet alignement du passé sur le présent a été très puissant : les terminaisons sont presque identiques (au passé 3^e sing. la terminaison est « zéro », souvenir discret mais réel de l'ancienne construction²³), mais les thèmes verbaux sont différents. Au passé, il s'agit d'un ancien participe et, comme en anglais par exemple et pour les mêmes raisons, on trouve des « verbes faibles » à participe régulièrement en *-d-* (ex. de *xar/xarid* « acheter »), et des « verbes forts » dont le participe est imprévisible parce qu'il remonte au participe de l'iranien ancien (ex. de *gu/goft* « dire »). Le préfixe *mi-* du présent est un ancien assertif, qui signalait que la chose a effectivement lieu.

Possessifs		verbe faible : « acheter »		verbe fort : « dire »	
ou patient		présent	passé	présent	passé
-am	s1	mi-xar-am	xar-id-am	mi-gu-yam ²⁴	goft-am
-at	s2	mi-xar-i	xar-id-i	mi-gu-i	goft-i
-aš	s3	mi-xar-ad	xar-id	mi-gu-yad	goft
-eman	p1	mi-xar-im	xar-id-im	mi-gu-im	goft-im
-etan	p2	mi-xar-id	xar-id-id	mi-gu-id	goft-id
-ešan	p3	mi-xar-and	xar-id-and	mi-gu-yand	goft-and

Ce système, qui nous paraît plus simple parce qu'il est proche du nôtre, se distingue pourtant par le traitement du patient. Si ce patient est une personne, il est exprimé par un suffixe identique à celui qui, pour les noms, marque le possessif. On dira donc en persan *zad-am-aš* « je le frappe » (« frapper » au présent, « je » agent, « lui » patient) comme on dit *bačče-aš* « son enfant » (« enfant », « lui » possessif). Ce détail montre à lui seul que la syntaxe du persan s'est faite à partir d'une syntaxe symétrique comme en pachto, où la série II était à la fois possessive et marquait le patient. Toutefois, en pachto, elle ne marque le patient qu'autant qu'il n'est pas le sujet, c'est à dire au présent. En persan, l'emploi de la série I pour les agents de tous les temps laissait à la série II la fonction de patient entière. À vrai dire, il existe des différences d'emploi de la série II selon les différents parlars de type persan, notamment en tadjik²⁵.

Voici un résumé en tableau des indices personnels pour le pachto (1^{re} métamorphose) et le persan (2^e métamorphose) :

	nom	verbe intransitif		verbe transitif			
		passé	présent	passé		présent	
	Pos	U	U	A	O	A	O
pachto	II	I	I	II	I	I	II
persan	II	I	I	I	II	I	II

Il existe naturellement, entre le cas du pachto et celui du persan, des solutions intermédiaires. On peut d'ailleurs présenter cela d'une façon évolutive : puisque le système du persan est un système de type pachto qui a beaucoup changé, peut-on savoir dans quel ordre se sont faits les changements ? Nous discuterons le fond de cette question en conclusion, grâce aux langues des montagnards, mais il est possible de donner une réponse préliminaire en s'appuyant sur deux cas, celui du kurde et celui du parachi. Le kurde est parlé sous des formes assez différentes selon les lieux, y compris pour ce qui

nous intéresse ; nous choisirons ici le kurde sorânî décrit par J. Blau²⁶. Quant au parachi, c'est la langue de quelques villages de notre région, à moins de 100 km au nord de Caboul. Les deux langues ont bien deux séries de marques personnelles, par exemple :

	série I		série II	
	sorânî	parachi	sorânî	parachi
s1	-im	-em	-im	-um
s2	-î	-ê	-it	-au, -a

Mais elles échappent à la symétrie de construction sur le même point : le patient passé (qui devrait être un sujet) est marqué comme au présent, par la série II – de sorte qu'au passé et l'agent et le patient peuvent être notés chacun par un suffixe de série II. Considérons en kurde sorânî un énoncé transitif passé dont l'agent et le patient sont exprimés par des indices personnels, par exemple « je t'ai envoyé » *nardimît*, qu'il faut segmenter *nard-im-it* (envoyé-IIs1-IIs2) et comparer à « tu m'as envoyé » *nard-it-im* (envoyé-IIs2-IIs1) : l'indice de l'agent vient avant celui du patient, de sorte qu'on pourrait gloser *nardimît* en « l'envoyé de moi, c'est toi ». Les deux suffixes sont de série II : l'agent parce que c'est un passé, le patient parce que c'est le patient. Bien entendu, dans des langues de ce type, l'ordre des indices personnels successifs devient très important. Le schéma est donc alors :

	nom	verbe intransitif		verbe transitif			
		passé	présent	passé		présent	
	Pos	U	U	A	O	A	O
pachto	II	I	I	II	I	I	II
sorânî, parachi	II	I	I	II	II	I	II
persan	II	I	I	I	II	I	II
ormuri (Logar)	II	I	I	II	<i>ku-obl</i>	I	II

Ce dernier tableau, qui résume notre « marche d'approche », montre que c'est en effet le passé-accompli qui est la zone sensible : c'est là que les situations sont les plus mobiles.

Cette différence de construction entre persan et pachto a un corollaire dans les formes des pronoms personnels. Dans les langues indo-européennes anciennes, et dans une bonne partie des modernes (dont le français, ou en slave), les mots pour « je » agent de l'action et « me » patient sont deux mots

absolument distincts. C'était le cas en sanscrit et en avestique ; c'est le cas en pachto où « je » direct est *zē*, « me » oblique est *mā*. Comme on vient de le voir, ces pronoms n'ont qu'un emploi restreint puisque dans ces fonctions du moins les personnes sont marquées par des suffixes, ou peuvent l'être. Avec la 1^{re} métamorphose, les pronoms en fonction d'agent devaient être à la forme « je » au présent (où ils sont sujets : ils sont à a forme directe) mais « me » au passé (où ils ne sont plus sujets : ils sont à la forme oblique) : c'est le cas dans beaucoup de langues, comme nous verrons, tant que le contraste entre présent et accompli tient bon. Après la 2^e métamorphose, on constate des brouillages ou bricolages car si chez les verbes l'agent redevient sujet partout, chez les pronoms il arrive qu'à l'inverse ce soit la forme « me » qui se généralise en fonction agent, ainsi en persan où ne reste que *man*. Nous reviendrons à plusieurs reprises sur ce thème.

Dans l'Asie centrale médiévale

Les cités anciennes de l'Asie centrale comme Samarcande et Boukhara parlent aujourd'hui tadjik, c'est-à-dire une forme locale de persan. La vogue du persan en Asie centrale date de l'islamisation qui en a répandu le prestige, et en fait les plus anciens textes persans connus viennent d'Asie centrale. C'est d'ailleurs cette vogue internationale qui a contribué à former le persan « moderne » à partir de ce qu'on appelle le moyen-persan. Mais avant cette période, on parlait d'autres langues iraniennes dans la même région. Les exemples les plus notoires sont le sogdien centré sur Samarcande (mais qui s'est largement répandu grâce aux groupuscules de marchands sogdiens²⁷ sur les routes dites de la Soie), le khorasmien centré sur le Khorezm (l'actuelle région de Khiva), et les langues saces du Xinjiang. Toutes ces langues ont disparu au début du II^e millénaire de l'ère chrétienne, mais la ferveur archéologique en a retrouvé de nombreux documents.

L'expansion sogdienne explique dans une certaine mesure que nous nous trouvions devant des formes linguistiques assez variées ; cette diversité s'est trouvée encouragée par l'adoption qu'on faite du sogdien, comme langue de prédication ou de propagande, des groupes religieux divers dont les chrétiens, les manichéens et les bouddhistes. Le sogdien a conservé de l'iranien ancien des modes comme l'optatif et surtout (plus nets dans les textes les plus anciens) des suffixes casuels des noms, mais la 1^{re} métamorphose y est présente et une part des formes de passé est issue du participe passé ; le futur y est indiqué par l'adjonction au présent d'un suffixe *-kām* issu d'un verbe « désirer »²⁸. Au pronom de 1^{re} personne, les formes agent et patient, écrites respectivement *'zw* et *mn'* (« je » et « me ») sont distinctes.

Il existait²⁹ plusieurs types de passé en sogdien. Le premier (« imparfait ») est construit sur le thème de présent à la façon de l'ancien imparfait indo-iranien et même indo-européen, et possédait deux caractéristiques qui ont eu des destins inverses. Cet ancien imparfait avait un « augment », c'est-à-dire

une voyelle préfixée au début du mot ; en revanche il avait des terminaisons personnelles plus courtes (dites « secondaires » dans la tradition des langues classiques). Ainsi en sanscrit le présent « il est, il devient » est *bhavati* tandis que l'imparfait « il était » est *abhavat*. Cet augment s'est effacé ensuite dans beaucoup de langues³⁰, mais pas du tout en sogdien où il a au contraire été généralisé à tous les verbes à l'imparfait. Une des grandes surprises en yaghnobi, la langue de la petite communauté du haut Zeravchan, c'est que que l'augment « vit toujours » : *wâv* « il parle » et *awâv* « il parlait » ! Le destin des désinences personnelles courtes a été moins glorieux, comme on voit en yaghnobi. En sogdien ancien ces désinences personnelles existaient encore, mais elle ont disparu³¹ ou plutôt ont été en partie refaites par analogie des autres types de passé – ceux qui nous intéressent. Ceux-ci reposent sur un participe en *-t qui s'accorde en genre, et sur l'un ou l'autre de deux auxiliaires. Avec l'auxiliaire *δ'r-* « avoir », on obtient un passé actif, par exemple *δβ'r-t δ'r-'m* « j'ai donné »³² (à lire³³ *θiβart δârâm*³⁴) ; plus tard, le groupe formé par -t du participe et le *δ-* de l'auxiliaire s'est simplifié, ce qui prouve que l'auxiliaire est devenu une désinence complexe. Avec l'auxiliaire « être », ou plutôt la désinence qui se crée à partir de lui, on obtient un passé non-actif, par exemple *'yt-'ym* « je suis venu » (lire *âyatim*). Un point intéressant est la différence des désinences :

possessifs		avec «avoir »		suffixe de « être »	
		lecture	graphie	graphie	lecture
-m, mî	s1	δâr-âm	δ'r-'m	-'ym	-im
-t, -tî	s2	δâr-ê	δ'r-'y	-yš	-iš
-š, -šî	s3	δâr-t	δ'r-t	-ø	-ø
-man	p1	δâr-êm	δ'r-'ym	-'ym	-îm
-tan	p2		(pas attestée)	-'sδ	-as°θ
-šan	p3	δâr-ant	δ'r-'nt	-'nt	-ant

Ces passés à auxiliaire ont recouvert à peu près complètement la 1^{re} métamorphose, dont la structure n'a laissé que quelques exemples dans les textes les plus anciens. Sims-Williams cite un énoncé où s1 -'ym indique le patient : *yrmy'n 'krt-'ym* « il m'a fait exil : il m'a exilé ».

Quoique le khorasmien, langue du Khorezm dont les derniers témoignages (en alphabet arabe) datent du XIV^e siècle ne soit que très imparfaitement connu, on est cependant assuré de la distinction entre « je » *n'z* et « me » *m'*.

Les langues saces de Khotan et de Tumshuq (cette dernière un peu plus archaïque) sont plus faciles à appréhender, non seulement à cause des textes assez nombreux en langue de Khotan aujourd'hui conservés à Paris, Londres et Saint Pétersbourg, mais aussi à cause de l'écriture qui note bien les voyelles.

De même qu'en sogdien, le système casuel des noms est bien conservé dans les textes les plus anciens mais se réduit graduellement tandis que l'usage de postpositions se fait plus fréquent. En khotanais, le pronom de 1^{re} personne oppose un nominatif *aysu* (lire *azu*) à un accusatif *ma*. Les passés sont faits sur le participe, comme d'ordinaire, et s'accordent généralement en genre. Toutefois, ils s'accordent aussi en personne, et s'ils sont transitifs toujours avec l'agent, ce qui résulte de l'accrétion d'un auxiliaire « être » ou « faire » ; le résultat est alors en partie analogue au passé-composé français – comme en sogdien. Voici les formes pour le singulier ; au présent avec le verbe *yan-* « faire », au passé ce sont celles du masculin, mieux attestées³⁶.

	présent	passé intr.	passé transitif
s1	yanîmä	-t-ämä < *-tä mä	-t-aimä < *-te îmä
s2	yañi	-t-î < *-tä î	-t-ai < *-te î
s3	yîndä	-t-ä < *-tä	-t-e < *-te

À propos du lexique des langues iraniennes anciennes du Xinjiang, on remarquera l'absence d'emprunts au chinois, au tibétain, ou au turk, sauf dans l'usage de noms propres ou de titres administratifs et pour employer quelques rares unités de mesure chinoises. Quelques mots ont été empruntés au tokharien, qui était parlé à la même époque dans la même région.

Autour du Panj : les langues pamiriennes³⁷

Les langues actuelles nous placent en bien meilleure condition pour l'examen de la phonologie, puisque nous ne dépendons plus de graphies traditionnelles dans des alphabets exotiques. De ce fait, nous constatons des traitements extrêmement divers, qui ne sauraient surprendre de la part de petites communautés linguistiques relativement isolées.

Le Panj, qui deviendra l'Amou en sortant des montagnes, se nourrit d'un ensemble de rivières qui sur sa rive droite descendent des Pamirs, et sur sa rive gauche du Badakhshân. C'est dans cette région qu'on trouve les gens qui parlent des langues dites pamiriennes. Le sous-groupe yidgha-munji est souvent traité à part, à cause des traits qu'il a en commun avec le pachto ; ici, nous allons grouper les remarques.

Les langues iraniennes des Pamirs et du Badakhshân peuvent se diviser sur des critères essentiellement phonologiques en 5 sous-groupes – en allant du nord au sud :

- a) sous-groupe du yazghulâmi (historiquement proche du sous-groupe suivant)
- b) sous-groupe shughni-rushâni : shughni, rushâni, bartangi, roshorvi et sariqoli.
- c) sous-groupe de l'ishkâshimi : ishkâshimi, zêbâki, sanglîchi.
- d) sous-groupe du wakhi.
- e) sous-groupe du yidgha-munji³⁸

Toutes ces langues présentent la distinction ancienne du pronom de 1^{er} pers. sing. :

	« je »	« me »
yazghulâmi	az	mon
rushani	az	mu/mo
shughni	wuz	mu
bartangi	waz	mu(n)
sariqoli	waz	mi(n)
ishkâshimi	az(i)	mak
wakhi	wuz	ma-, maž
yidgha	zo	mun

En pamirien, cette opposition entre cas direct et cas oblique n'existe pas toujours pour les noms ; elle est alors limitée aux pronoms personnels, aux démonstratifs, et dans certaines langues aux interrogatifs visant des êtres animés, parfois même seulement humains. Il en va ainsi en général dans le sous-groupe du shughni³⁹.

Le système des thèmes verbaux est homogène dans ses grandes lignes : on oppose un thème de présent et un thème de passé, plus un thème de parfait secondaire. Le thème du passé est fait avec le suffixe *-t* ou *-d* des anciens participes, qui s'adjoint au thème de présent selon des règles simples dans ce que nous avons appelé plus haut les « verbes faibles », et de façon plus complexe dans un nombre important de « verbes forts ». Un petit nombre de verbes intransitifs importants, dans la plupart des langues du sous-groupe du shughni-rushâni, marquent au passé l'accord en genre avec le sujet au singulier.

Au plan qui nous intéresse, les langues pamiriennes ont trois grandes caractéristiques. D'une part, l'actant unique (U) de l'intransitif passé est marqué par la série II. C'est à dire que cette série II joue au passé (pour U et pour A l'agent) le même rôle que la série I au présent. D'autre part, le patient est exprimé par un nom ou un pronom, pas par la série II. Enfin, cette série II n'est pas non plus employée pour le possessif des noms, qui est soit la forme oblique du pronom, soit une forme possessive spéciale.

	nom	verbe intransitif		verbe transitif			
		passé	présent	passé		présent	
	Pos	U	U	A	O	A	O
pachto	II	I	I	II	I	I	II
pamirien type		II	I	II		I	

Les deux séries de désinences personnelles en rushanî donnent une bonne idée des formes en usage :

	I	II
s1	-um	-(y)um
s2	-i	-at
s3	-t/-d	-ø ou -i
p1	-am	-am
p2	-at / -af	-af
p3	-an	-an

Au présent, on peut utiliser les pronoms, et le verbe (thème de présent) porte un suffixe de série I, qu'il soit transitif ou non. Exemple en shughni : *wuz di wizûn-um* « je sais cela » (je cela savoir-Is1)⁴⁰. Au passé intransitif, le pronom sujet quand il est en tête est donc doublé de l'indice de personne de série II et certains verbes marquent le genre. Exemple en rushânî : *az-um pa Xaragh sat* « je suis allée à Khorog » (je-II s1 à Khorog allée)⁴¹. Au passé transitif, le patient (nominal ou pronominal) est à la forme oblique. Exemple en rushânî : *mu dum kitôb xêyt*⁴² « j'ai lu ce livre » (me ce livre lu)⁴³ ; si le pronom agent n'est pas exprimé, la phrase devient *dum kitôb-um xêyt*, avec Is1 à sa place.

On peut, en se guidant sur l'étude de J. R. Payne⁴⁴ voir de langue en langue comment cela change. Nous allons le faire schématiquement pour le passé en utilisant ce type de tableau, puis nous dirons quelques mots du wakhi. Comme d'habitude, la zone de variation majeure est le passé. Mais plus spécialement l'expression de l'agent du transitif passé : il est marqué par la série II bien sûr, mais si le pronom est exprimé il est selon les langues tantôt à la forme oblique (ce qui est normal avec la 1^{re} métamorphose et correspond à l'emploi régulier de la série II) et tantôt à la forme directe : on pouvait s'y attendre, non seulement parce que c'est la forme utilisée par l'agent au présent, mais aussi parce que cela fait la différence avec le patient passé qui à la forme oblique. Alors, l'emploi des formes (directe et oblique) et des séries (I et II) est devenu identique au passé et au présent.

En restant d'abord en rushanî, on observe deux « dérives » distinctes. La 1^{re}, chez les locuteurs plus jeunes (de l'époque), aligne l'emploi des formes sur ceux du transitif présent : A et U à la forme directe. La 2^e marque bien A par la forme oblique du pronom, mais « sur-marque » le patient par la préposition *az-*.

	A	U	O	V
rushâni	oblique ou II	direct et II	oblique	(g) ⁴⁵
rushâni « bis »	direct ou II	direct et II	oblique	(g)
rushâni « ter »	oblique ou II	direct et II	(az)-oblique	(g)

Voici les schémas pour les autres langues (certaines ont *a-* au lieu de *az-*) :

	A	U	O	V
bartangi	dir~obl ou II	direct et II	(az)-oblique	(g)
roshorvi	direct ou II	direct et II	<i>a</i> -oblique	(g)
shughni	direct ou II	direct et II	(az)-oblique	(g)
sariqoli	direct ou II	direct et II	(<i>a</i>)-oblique	
yazghulâmi	oblique ou II	direct et II	(<i>na</i>)-(ž)-oblique	
ishkashimî	direct ou II	direct et II	oblique- <i>i</i>	

En yazghulâmi, la distinction cas direct / oblique est limitée au singulier des pronoms. A est au cas oblique sauf si l'agent est explicité ; O est au cas oblique aussi mais avec préposition : soit ž- (équivalent de *az-* ailleurs), soit *na-*, et même *na-ž-* devant les noms propres ; les noms communs ont l'un ou l'autre, ou aucun. En ishkâshimi, les noms ne différencient pas direct et oblique. A est au cas direct, O au cas oblique éventuellement suffixé en *-i*.

Le wakhi, langue iranienne du corridor ménagé par la rivière Wakhan (la partie haute est habitée par les Kirghiz étudiés par Rémy Dor), a plusieurs singularités intéressantes. L'une d'entre elles est la présence de participes anciens en *-n* et non en *-t* ou *-d*. Ce détail possède des implications multiples dont on discute encore. Les participes de l'indo-européen peuvent être en effet en *-n* ou en *-t*, et de nos jours encore il existe une nuance en anglais entre *shaved* et *shaven* : *shaven* est plutôt senti comme un adjectif, et exprime « l'état d'être rasé » (*clean-shaven* « bien rasé »), tandis que le participe donnant le passé est *shaved*. Le linguiste et explorateur suédois Georg Morgens-tierne, qui a laissé une contribution décisive pour la connaissance des langues de ces montagnes, pensait que ce fait rapprochait le wakhi des langues de l'Inde où par exemple les formes pour « donné » reposent sur *dita*, *ditta* ou *dinna*. Le wakhi possède deux séries de désinences :

	I	II
s1	-ëm	-m
s2	-ī	-t
s3	-t/-d	-(î)
p1	-ën	-n
p2	-ëv, -it	-v
p3	-ën	-v

La série I sert au présent, la série II au passé, comme dans les autres langues iraniennes des Pamirs. On oppose cas direct et oblique, chez les noms seulement au pluriel. La construction dépend du dialecte, qui varie sensiblement selon qu'on est en bas ou en haut de la vallée. En bas on a une situation à peu près identique à celui de l'ishkashimî du coude de la vallée (le suffixe marquant le patient y est plus rare). En haut de la vallée, une autre construction du passé co-existe avec la première, mais elle se limite aux 2 pronoms personnels du singulier. A est alors au cas oblique, et même U peut l'être. La marque de patient est plutôt *-ëy* que *-i*. Quand U ou A est exprimé, il arrive qu'on ne marque pas II :

	A	U	O	V
rushâni	oblique ou II	direct et II	oblique	(g)
ishkashimî	direct ou II	direct et II	oblique- <i>i</i>	
wakhi « en bas »	direct ou II	direct et II	oblique- <i>(i)</i>	
wakhi « en haut »	oblique ou II	direct et II (oblique et II)	oblique- <i>(ëy)</i>	

Exemples dans le dialecte « d'en bas ». *Wëz-ëm yawî* « je (l')ai trouvé » (moi-II_{s1} trouvé) ; quand le verbe est intransitif, il arrive que l'indice personnel, outre qu'il peut être exprimé par le pronom (comme dans l'exemple précédent), se trouve et mobile et suffixé au verbe : *tu-t cërëk wëzd-ët* « tu es venue pourquoi ? » (toi-II_{s2} pourquoi venu-II_{s2})⁴⁶ – dans ce cas, la personne est indiquée trois fois.

Le grand intérêt des langues pamiriennes est dans leur diversité de construction, et c'est pourquoi nous l'avons un peu détaillée : on y voit, à des degrés divers, le système des cas (bien vivant chez beaucoup de pronoms) aligner le passé sur le présent, et complémentarément développer une marque de patient. Ce sont autant de versions d'une 2^e métamorphose, mais comme

si elle était en cours : on la voit se faire. En outre, les faits sont très clairs, à la différence des langues comme le sogdien ou le sace, parce que les formes verbales n'ont pas recours à une série d'auxiliaires. On peut en résumer les grands traits : emploi de la série II au passé intransitif, mais pas comme patient et rarement comme possessif. Et à droite les désinences de 2^e personne du singulier pour chacune des deux séries.

	nom	intransitif		transitif				s2	
		passé	présent	passé		présent		II	I
		U	U	A	O	A	O		
rushâni	obl	II	I	II	obl	I	obl	-at	-i
bartangi	obl	II	I	II	obl	I	obl	-at	-i/-ø
roshorvi		II	I	II	obl	I	obl	-at	-ø
shughni	obl*	II	I	II	obl	I	obl	-at	-i
sariqoli	obl	II	I	II	obl	I	obl	-at	-ø
yazghulâmi	pos	II	I	II	obl	I	obl	-at	-ay
ishkâshimi	pos	II	I	II	obl	I	obl	-ët	-i
wakhi	pos	II	I	II	-i	I	-i	-ët	-ø

* seulement pour le pronom s1

Plus loin vers le sud : yidgha et munji

Dans les langues pamiriennes, comme on l'a vu, nous trouvons plusieurs formes de pronoms à cause de la distinction entre formes directe et oblique (qu'illustrent les types « je » et « me »). Dans certaines autres, s'ajoute une forme spécialisée dans la fonction possessive. Mais ce qu'on ne trouve presque jamais dans cette fonction possessive, c'est la forme enclitique (série II). En yazghulâmi, on dit par exemple⁴⁷ :

Nân, nipatinka k'am mad ? « Maman, où sont passées mes bottes ? »

(maman, mien botte où être-s3)

où le *ni* possessif fonctionne comme le *my* anglais (il ne s'accorde en rien avec le nom qu'il détermine). Dans les langues du groupe shughni, où il n'existe pas de forme possessive, on emploie la forme oblique ; ainsi en yazghulâmi⁴⁸ : *ta čur koyu* « ton mari, (il est) où ? », comme *a-ta čosan !* « (nous) t'attendons ! » – il est vrai que dans ce dernier exemple, le pronom oblique est préfixé par *a-*.

En munji⁴⁹ pourtant, le possessif s'exprime par une série de suffixes, e.g.⁵⁰ *pur-ët* « ton fils ». Il est d'ailleurs fréquent que le pronom précède⁵¹ : *ta zūr-ët*

na diw-ān čī-rasi « ta force ne tient pas contre le génie » (toi force-s2 contre génie-obl non-soutenir).

Ces suffixes personnels du munji (s1 *-m*, s2 *-t*, s3 *-š*) évoquent d'ailleurs la série II des désinences personnelles (s1 *-m*, s2 *-t*) des langues pamiriennes. Évoquent seulement, car si on les compare on voit que le pluriel de la série II(b) du munji a été copié sur la série I : le critère le plus sûr reste la 2^e personne du singulier, qui à la série II est typiquement en *-t*.

	s1	s2	s3	p1	p2	p3
série IIa = O ou possessif	-m	-t	-š	-mon	-fon	-šon
série IIb = A passé	-m	-t	-ø / -a	-âm	-âf	-ât
série Ia = U ou A présent	-m	-y	-i/t/ø	-âm	-âf	-ât
série Ib = U passé	-âm	-ây	-ø / -a	-âm	-âf	-ât

en rushâni (pamirien)

série II	-um	-at	-ø / -i	-am	-af	-an
----------	-----	-----	---------	-----	-----	-----

en kurde sorânî :

II = Poss.	-im	-it	-i	-man	-tan	-yan
------------	-----	-----	----	------	------	------

En munji, la série II possède deux variantes. Dans la première (ci-dessus Ha), elle sert de possessif du nom, comme dans les exemples déjà donnés, ou de patient quand le verbe est composé : *ba azob-ēm kit* « il me fait souffrir ». Dans la seconde variante (ci-dessus IIb), elle sert d'agent du transitif passé. Lorsque le verbe passé est intransitif, on emploie une série Ib (s1 *-âm*, s2 *-ây*) un peu différente de celle du présent (ci-dessus Ia).

	nom	intransitif		transitif			
		passé	présent	passé		présent	
		U	U	A	O	A	O
pachto	II	I	I	II	I	I	II
munji	IIa	Ib	Ia	IIb	IIa	Ia	IIb
sorânî, parachi	II	I	I	II	II	I	II
« pamirien »	obl	II	I	II	obl	I	obl

Du point de vue que nous suivons assidûment, celui de la logique des formes du passé, le munji n'appartient pas au répertoire pamirien⁵², où la série II sert au sujet de l'intransitif passé et jamais à exprimer le patient. Il

faut ajouter toutefois des remarques sur chacun de ces deux points. Certes en munji la série I sert au sujet de l'intransitif passé, mais c'est une série I un peu particulière qui est parfaitement identique à IIb pour 4 désinences sur les 6... on sent bien la pression qui s'exerce. Quant à l'expression du patient, à vrai dire l'emploi de la série IIa n'est pas si fréquent, et on a souvent recours au pronom. Celui-ci est alors au cas oblique et souvent précédé de la préposition *va* : *ta va mën lëškët* « tu m'as vu ? »⁵³ Le même exemple au présent : *tu va mën win-ëy ?* « tu me vois ? »⁵⁴. La différence avec les langues pamiriennes, qui paraît d'abord si sévère, ne l'est donc pas tellement.

Il est vrai que yidgha et munji sont parlés au Nouristan, au bord du domaine des langues nouristaniennes (« kafires ») et dardes⁵⁵. Et qu'une grande partie de ces langues possèdent des suffixes personnels – qu'elles utilisent le plus souvent comme possessifs. Mais avant d'en venir aux systèmes personnels de ces langues, il faut faire un peu d'archéologie linguistique.

Résister à l'ézafé !

Outre leurs constructions particulières du passé, les langues des petites populations des montagnes ont conservé une autre construction ancienne.

Dans les langues iraniennes d'Occident en effet, le complément du nom est construit à peu près comme en français : « le fils du roi » est en persan *pesar-e pâdešâh*, à cela près que le joncteur *-e* équivalent à « de » se suffixe au premier nom. Ce joncteur s'appelle « ézafé ». Son emploi est beaucoup plus vaste que le « de » français puisqu'il se suffixe à tous les noms déterminés, même s'ils suivis par un pronom *mâdar-e man* « ma mère » (mère-de moi) ou par un adjectif *mard-e xub* « un homme bon » (homme-de bon). Cet ézafé est issu d'un *-i* moyen-perse, comme dans le titre d'un récit célèbre *Kâr-nâmay i Ardaxšêr i pâpâyân* « Le Livre des exploits d'Ardashir le papakien ». Le premier mot de ce titre montre pourtant que dans les noms composés, le complément précède le nom : *-nâmay* « livre » a pour déterminant *kâr-* « action, exploit » (comme dans le persan actuel *Bâbur-nâme* « le Livre de Babur »), ce qui montre que la construction par ézafé, plus complexe, est aussi plus tardive. Elle est en effet une innovation des langues iraniennes occidentales, et a eu un immense succès.

Peu de langues iraniennes ont résisté à cette vogue⁵⁶, mais les langues les plus orientales que nous examinons sont restées à l'écart du mouvement. Dans son ouvrage de synthèse sur les langues iraniennes, le linguiste russe Josif Oranskij a donné de nombreux exemples⁵⁷ pour montrer comment les langues orientales, jusqu'à nos jours, continuent de placer le déterminant avant le déterminé, comme dans les noms composés. Ainsi, le shughni dit *mu xolak* « mon oncle » comme il dit *safed xac* « eau claire » (clair eau). Le même principe est suivi par toutes les langues pamiriennes, comme aussi par le pachto, le yagnobi et l'ossète du Caucase.

Dans certaines langues pamiriennes, yazghulâmi, ishkâshimi, wakhi, il existe même des formes de pronoms personnels spécialisées dans l'emploi « possessif » (comme en pachto), d'ailleurs de façon assez variée ; ces formes sont restreintes aux deux premières personnes du singulier. Ceci porte alors à 3 les formes pronominales puisque le yazghulâmi par exemple distingue *az* « je », *mon* « me » et *ni* « mon ». Les langues du groupe shughni-rushâni utilisent la forme oblique (type « me ») en fonction possessive, comme dans l'exemple du paragraphe précédent.

Le mystère des racines

Il existe en indo-européen une très honorable et très ancienne tradition qui oppose les « pronoms pleins » (formes longues) aux « pronoms courts » (formes brèves). L'exemple le plus facile est celui du sanscrit. Dans cette langue, il existait pour les pronoms une déclinaison complète et compliquée, mais dans beaucoup de cas il était possible d'utiliser des formes brèves beaucoup plus faciles :

		1		2	
		pleine	brève	pleine	brève
Sing.	Nom	aham		tvam	
	Acc	mâm	mâ	tvâm	tvâ
	Dat	mahyam	me	tubhyam	te
	Gen	mama	me	tava	te
Duel	Nom	âvâm		yuvâm	
	Acc	âvâm	nau	yuvâm	vâm
	Dat	âvâbhyâm	nau	yuvâbhyâm	vâm
	Gen	âvayos	nau	yûvayos	vâm
Plur.	Nom	vayam		yûyam	
	Acc	asmân	nas	yuşmân	vas
	Dat	asmabhyam	nas	yuşmabhyam	vas
	Gen	asmâkam	nas	yuşmâkam	vas

Si l'on ôte le duel et qu'on résume cela aux racines employées, on obtient :

		1		2	
		pleine	brève	pleine	brève
sing.	dir.	aham		tvam	
	obl.	ma-	mâ, me	tuv-	tvâ, te
plur.	dir.	vayam		yûyam	
	obl.	as-	nas	yuş-	vas

Au pluriel les formes brèves reposent sur des racines parfaitement distinctes des formes longues. Les autres groupes de l'indo-européen ont puisé chez les unes ou chez les autres⁵⁸. Par exemple l'anglais *we* et *you* (gotique *weis* et *yûs*) repose sur les formes longues, tandis que le français *nous* et *vous* repose (comme en latin *nôs* et *vôs*) sur les formes brèves.

Ces formes brèves ne sont donc pas seulement des abréviations des longues, elles ont leur identité. De sorte que les formes enclitiques dont nous venons de rappeler toute l'importance dans la formation des conjugaisons iraniennes, même si elles ne s'imposent dans ce rôle qu'avec la 1^{re} métamorphose, ont déjà auparavant une histoire intéressante.

Le fait que nous retrouvions ces formes personnelles enclitiques dans les langues nouristaniennes et dardes, et même dans certaines langues de l'ouest de l'Inde a donc une importance considérable.

L'expression des personnes, lorsqu'elles sont liées au verbe, peut en résumé se faire de trois façons : (1) par des désinences verbales « vraies », c'est-à-dire affixées seulement au thème verbal (2) par des désinences mobiles ou enclitiques (3) par des pronoms pleins qui ont le plus souvent des formes qui varient avec leur fonction. Lorsque les solutions (1) et (2) existent, les pronoms pleins servent seulement à marquer une insistance particulière, mais il existe des situations où les pronoms pleins prennent peu à peu le relai de désinences affaiblies, ou encore des langues où le pronom est nécessaire dans certains cas et les désinences dans d'autres.

Langues dardes et nouristanies : indien, iranien ou autre ?

Les langues dardes ou dardiques sont parlées sur le cours supérieur de l'Indus et de ses affluents (ensemble des parlers shina), au nord du Pakistan, puis plus à l'ouest sur le cours supérieur de la Swat (le bashkarîk ou gâwrî, le torwalî), dans le haut Chitrâl (le khowar) ou un peu plus en aval (le kalasha, le phalura), sur la frontière afghane (le gawar-bâtî) ; d'autres langues existent ou existaient en Afghanistan oriental, mais le pachto gagne partout du terrain. Toutefois, au nord de Caboul, dans un réseau de vallées entre Kunar et Panjshir, subsiste un vaste continuum dialectal connu sous le nom de pashaî. Le cache-

miri est considéré comme une langue darde par certains auteurs, tandis que d'autres veulent y voir une langue indo-aryenne ordinaire ; elle n'est tout-à-fait ni l'un ni l'autre, et l'on se doute des implications politiques de ces choix.

À l'est de ce vaste domaine, on parle des langues tibétaines (ladakhi, balti), et au nord, au-delà de Gilgit, les langues bourouchaskies qui séparent les langues dardes des parlers kirghiz des Pamirs. Au nord-ouest, au delà de la vallée de la Kunar, on rejoint les langues yidgha-munji ou le wakhi.

Depuis Morgenstierne, on distingue soigneusement langues dardes et langues nouristanies. Les « Kafir », islamisés à la fin du XIX^e siècle seulement, avaient conservé une farouche indépendance. John Biddulph (1840-1921), qui prit connaissance du pays en 1878 grâce à des voyageurs de là-bas qui passaient au Chitrâl, écrit au début du chapitre qu'il leur consacre⁵⁹ :

« Entre le Chitrâl, l'Afghanistan et l'Hindou Kouch, les cartes montrent un vaste espace de pays inconnu sous le nom de Kafiristan, dont les habitants ont fait l'objet des conjectures les plus fantaisistes. Que, pourtant entourés de tout côté par des musulmans fanatiques avec qui ils sont en état de guerre chronique, ils aient été capables de préserver intactes leur indépendance et leur foi, et que leurs coutumes et traditions, différentes de celles de leurs voisins, donnent quelque raison de penser qu'ils aient autrefois joui d'un plus haut niveau de civilisation qu'à présent, cela a suffi à exciter la curiosité des voyageurs et des ethnologues ».

Les langues kafires sont cinq : kati, waigali, ashkun, tregami et prasun. Cette dernière est atypique à beaucoup d'égards.

Cette distinction entre kafir et darde, si l'on est familier de ces langues, repose d'abord sur le lexique qui peut être assez différent (voir les cartes de Fussman 1972). Sur l'aire kafire-nouristanie et les problèmes de définition qu'elle pose, lire Fussman 1988.

Les raisons pour classer ces langues dardes et kafires de tel ou tel côté impliquent des analyses phonologiques assez techniques. Ici, nous considérerons simplement quelques mots clefs, qui tous mettent en cause des sifflantes : « sept », « cent » et « souris ».

Parmi les différences qui distinguent langues iraniennes et langues indiennes, l'une concerne les sifflantes initiales. Il existait en sanscrit 3 sifflantes, dont 2 s'opposent à l'initiale de mot : /s/ et /ś/. Quand elles sont suivies de voyelle, on note les correspondances suivantes :

	« sept »			« cent »
sanscrit	sapta-	s	ś	śatam
hindi	sât			sau
avestique	hapta-	h	s	satēm
persan	haft			sad

On voit que les langues iraniennes ont amui l'initiale /s/ en /h/, mais ont conservé le groupe consonnantique final⁶⁰. Côté indien, /s/ et /ś/ (et /ṣ/) ont ensuite toutes évolué vers la prononciation /s/ dès les derniers siècles avant l'ère chrétienne, comme en témoigne le Canon pali ; c'est pourquoi le hindi a *sau* (reposant sur *ś) comme il a *sât* (reposant sur *s).

Qu'en est-il des langues dardes ? La réponse ne souffre aucune ambiguïté, c'est *s-*. Turner 13 139⁶¹ donne pour « sept » des exemples dans 16 langues dardes et toutes ont *s-*, cachemiri inclus. Voici quelques exemples :

shina	sāt, sātt, sāt
torwali	sāt
khowar	sot
kalasha	sat, sāt
phalura	sat, sāt
pashai	sāta, sāt, sat
cachemiri	sath, satt

Notons que ceci démontre que les langues dardes ne sont pas iraniennes, mais ne suffit pas à démontrer qu'elles sont indiennes au sens strict. En effet, la forme en *s-* est la forme originale, comme le montre son existence dans d'autres groupes indo-européens, latin *septem*, vieil-anglais *seofon*, vieux-slave *sedm*' par exemple, de sorte que sa conservation ici ou là ne prouve aucunement l'appartenance du mot en *s-* à un sous-groupe spécifique. D'ailleurs, les langues kafires qui ne sont pas d'ordinaire considérées comme indiennes ont également le *s-* : ashkun *sot, sūt*, waigali *sôt*, prasun *setε*. Pas plus que les langues dardes, elles n'ont conservé le groupe consonnantique final.

Quant aux langues des Pamirs, elles sont bien iraniennes. Nous ajoutons en serrant à droite quelques autres non-pamiriennes qui sont intéressantes : la perte du *h-* initial est souvent considéré comme un critère des « langues iraniennes orientales » :

rushâni	wūvd
yazghulami	uvd
ishkashimi	uvd
munji	ovda
yagnobi	aft
ossète (digor)	avd

Pourquoi fait-on un sort spécial aux langues « kafires » ? Il se trouve qu'à l'époque du sanscrit, le son /s/ ne pouvait pas être prononcé après la voyelle /u/ : on n'a jamais le groupe /us/ en sanscrit, mais /uṣ/. Donc dans le mot « souris », on a sanscrit *mūṣa* alors que le latin a bien *mus*, comme le grec *mūs*. Nous allons voir que cet apparent détail permet des distinctions décisives.

En effet, nous savons que dès l'époque du pali, /ṣ/ se confond avec /s/ dans la plaine, le hindi et les autres langues indiennes « d'en bas » ont donc /s/ : hindi *mūs* ou *mūsā*.

Nous savons aussi que les langues dardes n'ont pas confondu les différents « s » : nous avons pashai *mūč* (de *mūṣačī*), shumashti *muṣo*, bashkarik *mūṣ*, shina *mūṣu* etc. : ces langues ne sont pas iraniennes, certes, mais elles forment un contingent « archaïque » chez les langues indiennes, sur ce point du moins.

Quant aux langues kafires, plusieurs ont /s/ : kati *mūsē*, prasin *mūsū*. Or, ces langues connaissent bien /ṣ/ par ailleurs, donc ce /s/ n'est pas une évolution d'un vieux /ṣ/ comme en Inde « d'en bas » : c'est l'ancien /s/ – celui d'avant l'époque du sanscrit. Morgenstierne est le premier à avoir vu l'importance de ce petit détail. Comme dit Fussman⁶² : « Ce sont des formes très archaïques où la sifflante dentale originelle a été maintenue après -u- ».

Faut-il donc sortir complètement les langues kafires de l'orbite indo-iranienne ? Au sens strict, oui. Mais elles ont en commun avec ces dernières un dernier fait, bien étrange à vrai dire, mais d'autant plus sélectif qu'il est étrange. Toutes appartiennent au « Monde du A ». On sait qu'une caractéristique clef des langues indo-iraniennes est leur confusion des anciens /e/, /o/, /a/ sous le seul phonème /a/ : le sanscrit dit *rāja-* « roi » où le latin dit *rēx*, et *nāma-* où le latin dit *nōmen*. Or, les langues kafires sont dans cette mouvance. Nous l'avons déjà aperçu obliquement avec le mot pour « sept » : ashkun *sot*, *sūt*, waigali *sōt* ; si le sanscrit a *sapta-* et l'avestique *hapta-*, le latin a *septem* et le grec *hepta*, de sorte que le *e ancien a été absorbé par le « monde du A ». Les /o/ et /u/ des langues kafires ne résultent évidemment pas d'un *e, mais d'un /a/ arrondi en /o/ ou /u/ (comme en pamirien) par le /f~v/ qui suivait et a d'ailleurs disparu. Mais il existe des exemples directs, comme le nom de « l'œil » : latin *oculus*, grec *ophthalmos*, le pluriel russe *oči* (bulgare sing. *oko*) ne laissent aucun doute sur le *o d'origine, réduit à /a/ dans le sanscrit *akṣi-* ou l'avestique *aši*. Or les Kafirs disent /a/ : ashkun *aši*, kati *ās*, tregami *açê*, waigali *ačê*⁶³, donc avec *a-* initial comme les langues dardes ou autrement indiennes, ou iraniennes pour les mêmes raisons.

Ainsi, dans ce vaste « monde du A », avons-nous à part ces langues kafires qui ont préservé un vieux *s après /u/, tandis que d'autre part nous avons des langues « indiennes » (dardes incluses) qui ont préservé ce *s à l'initiale devant voyelle, tandis qu'il devenait /h/ en iranien (pamirien inclus).

La série II à bout de souffle

Nous avons soigneusement examiné (autant que faire se peut dans un panorama de cette sorte) le comportement de la série II jusqu'ici parce qu'elle jouait un rôle décisif dans l'expression du passé accompli. Elle a plusieurs fonctions, diversement développées selon les langues. Souvent, c'est la série de désinences qui a fonction de possessif auprès des noms, mais nous avons vu que le pamirien ignore à peu près cet aspect. Souvent encore, elle marque l'agent du verbe transitif passé, et nous avons vu que le pamirien étend au contraire cette fonction au passé intransitif. Souvent enfin, elle marque le patient : cette fonction est claire en persan et pachto, attestée en munji, absente en pamirien. En outre, elle est enclitique plutôt que suffixe : normalement, elle vient se placer après le premier mot de l'énoncé. En somme, c'est cette variété de traitement, liée aux variétés de formation du passé, qui est intéressante : le sort de cette série II nous fait un guide assez clair pour voyager de vallée en vallée.

Dans le domaine que nous abordons maintenant, les formes de série II ont aussi une géographie, plus fortement tranchée. Les langues dardes sont divisées en trois secteurs. Le premier se trouve à l'ouest (mi en Afghanistan, mi au Pakistan dans la vallée de la Chitrâl), atteint et entoure les langues du Nouristan : ce darde occidental et le Nouristan possèdent une série d'enclitiques, qui est notre série II. Le second secteur est au nord-est (au Pakistan, dans les hautes vallées de la Swat et de l'Indus) : les langues n'ont rien de tel. Le dernier secteur est celui du Cachemire, au sud-est : les parlers cachemiris ont plusieurs séries de marques personnelles dont une est assimilable à notre série II.

	ouest	nord-est	sud-est
	série II	aucun	série II
darde :	gawar-bati kalasha pashai	torwali bashkarik shina	cachemiri
nouristani :	kati waigali ashkun		

Les langues yidgha-munji, à série II possessive sont voisines des langues du NO, qu'elles prolongent vers le nord. À l'ouest le pachto, langue des montagnards d'Afghanistan (et d'une part du Pakistan) possède également une série très efficace, comme nous l'avons vu ; plus au sud le baloutche aussi⁶⁴. Vers le sud, jouxtant l'aire du pachto, les langues indiennes locales (« lahnda », sindhi) possèdent aussi une série analogue – un fait très isolé en Inde, à propos duquel Masica⁶⁵ remarque : « Quoique ce phénomène doive

beaucoup à l'influence de l'iranien voisin, on ne doit pas oublier que l'ancien indo-iranien lui-même avait une série de pronoms enclitiques ».

Toutefois, la fonction de ces séries varie sensiblement, et leurs formes aussi.

Dans les langues du Nouristan (prasun excepté), le schéma casuel classique (forme oblique pour le patient au présent et l'agent au passé) est d'autant plus important que l'emploi de notre série II est limité au possessif, et même dans certaines langues comme le kati, à la possessivation des noms de parenté et assimilés. Ex. en kati⁶⁶ sur le nom *tot* « père » : *ta* « mon père », *tote* « ton père », *totiš* « son père ». Il en résulte qu'en fonction non-sujet, là où les noms sont à la forme oblique, il faut employer des pronoms également à l'oblique : en kati au passé (l'exemple est au perfectif) *aga t'u ye ne djīyu-š-č* « si je ne te tue pas »⁶⁷. Quelques formes en kati aident à comprendre l'exemple :

	série II	série I	pronom	
	(noms)	(verbes)	dir	obl
s1	-a	-m	vuze	ye(me)
s2	-e	-š	t'u	tu

Comme en pachto la série I réfère au patient quant le verbe est au passé, ainsi encore dans le parler waigali étudié par Degener⁶⁸ : *yō aṅa onto-m* « il m'a vu » (« lui »-obl « je »-dir « vu »-Is1) ; au passé, la terminaison note aussi parfois le genre du patient, qui est le sujet.

		passé	présent	passé	présent		
	possesif	U	U	A	O	A	O
pachto	II	I	I	II	I	I	II
« kafir » type	II	I	I	obl	I	I	obl

Dans les langues dardes, la situation dépend des langues. Voyons d'abord celles qui possèdent une sorte de série II dans la zone ouest. Dans le cas du sous-groupe pashai⁶⁹, on trouve une distortion intéressante : l'emploi de la forme directe est étendu au patient présent – mais seulement chez les noms, car les pronoms résistent à cette innovation.

	verbe transitif			
	passé		présent	
nom	oblique	direct	direct	direct
pronom	oblique	direct	direct	oblique

La série II des possessifs s'emploie aussi avec les verbes – en notant cependant cette fois-ci qu'ils forment une série presque indiscernable de la série I : même la désinence de s2 en *-t* a disparu au profit d'un *-i*.

Au présent, le thème verbal transitif (terminé par un morphème *-g(â)-*) est suivi s'il y a lieu de la série II marquant le patient, puis d'un auxiliaire conjugué qui s'accorde avec l'agent ; cet auxiliaire se réduit souvent à sa seule désinence. Exemple : *baŋg-i(h)âm* « je te bats » : *baŋg(â)* est un participe actif « celui qui bat, le battant » du verbe *han-* « battre », puis l'enclitique *-î-* de s2 « te », puis l'auxiliaire *-hâ-m* « je suis » (je suis le battant de toi, celui qui te bat). L'enclitique, qui mérite son nom puisqu'il ne se suffixe pas à l'auxiliaire conjugué mais au mot qui précède, marque donc le patient comme il est le possessif du nom : nous reconnaissons là le fonctionnement classique de la série II.

Au passé, le participe est différent (en *-k-*) et change selon le genre et le nombre (il devient souvent *-č-* au féminin et au pluriel). Si le verbe est intransitif, une marque personnelle de série I marque le sujet : *gîk-im* « je (masc.) suis allé », *gîč-im* « je (fém.) suis allée ». Si le verbe est transitif, on utilise deux marques : la première marque l'agent, la seconde à la fin marque le patient. Exemple : *hanik-em-i* « je t'ai frappé » ('tu es le frappé de moi') ; exemple inverse au parfait : *hanček-i-m* « tu m'as battue » ('je suis la battue de toi'), où le *-č-* indique que le patient est féminin. En somme, les indices personnels du passé sont dans l'ordre agent-patient, à l'inverse de ceux du présent parce que le participant sujet est passif au lieu d'être actif. En Pashai du SE, les deux séries sont légèrement différentes : Is2 est *-i*, IIs2 est *-e*.

En fait, on voit ici se créer un groupe verbal à deux marques personnelles. L'ordre s'explique par l'histoire des séries car le premier des deux, qui marque l'agent, correspond à la série II. Mais une fois l'ordre devenu fonctionnel, la différence des séries s'estompe en même temps que l'auxiliaire support s'efface. Hormis cela, le fonctionnement est parfaitement classique, et correspond à l'emploi des formes directe et oblique chez les pronoms :

	participe	série II	auxiliaire	série I (sujet)
présent	actif	patient	s'efface	agent
« je te frappe »	<i>haŋ-g-</i>	<i>-î-</i>	<i>(h-)</i>	<i>-âm</i>
passé	passif	agent	effacé	patient
je t'ai frappé »	<i>hani-k-</i>	<i>-em-</i>		<i>-i</i>

En revanche en gawar-bati, les enclitiques semblent ne servir que de possessifs. Ce sont les pronoms qui remplissent les fonctions de patient et d'agent. Cette langue a d'ailleurs développé des formes pronominales spécialisées en fonction d'agent des transitifs passés. Les noms ont également un suffixe agentif dans ce cas.

Dans le parler de Woŋâpur étudié par Buddruss⁷⁰, la série II est pratiquement inexistante (réduite au possessif *-5* en s3 ! : *math-es* « sa tête »), et l'emploi de la série I elle-même se limite au temps dit « aoriste », d'ailleurs

peu fréquent. Il en résulte que la majorité des formes verbales ne sont pas marquées en personne : on emploie des pronoms. Ceux-ci en revanche différencient des cas : direct, oblique, agentif, et possessif (génitif). Mais dans cette langue, Buddruss parle non sans raison d'accusatif plutôt que de cas oblique, parce que ce cas s'emploie également pour le patient au passé – selon cette tendance que nous avons signalée en kurde et parachi mais pour l'emploi de la série II : *ma maĩ zũyẽ ne pašũê-thê* « je n'ai pas vu cette femme » (*maĩ* est le pronom sl oblique, *zũyẽ* « femme » est à l'accusatif et les participes finaux, *pašũê* et *thê* s'accordent avec elle au féminin⁷¹).

Enfin, les langues dardes orientales n'ont pas de possessifs du tout. Certaines ont des formes possessives du pronom, d'autres non. Une autre langue étudiée par Buddruss⁷², la langue de Sau (un village sur la Kunar), est selon Morgenstierne approuvée par Buddruss « un dialecte phalura influencé par le gawar-bati ». Ce parler ignore tout à fait la série II, et différencie complètement des formes fonctionnelles de pronoms, avec un agentif (pour l'agent du passé) qui est presque identique au génitif. Ce parler est exceptionnel sur un point au moins : au cas direct le pronom pluriel « vous » se dit *tu* comme au singulier⁷³.

Un dernier cas est celui des parlers shina – le plus vaste ensemble de parlers dardes dans un domaine qui couvre tout le haut Indus lorsqu'il sort des régions tibétophones. En shina, avec des variantes locales souvent importantes, le schéma est :

	nom	verbe transitif			
		passé		présent	
	Pos	A	O	A	O
nom	obl- <i>i</i>	dir- <i>se</i>	dir/obl	dir- <i>se</i>	dir/obl
pronom	obl- <i>i</i>	dir- <i>se</i>	dir/obl	dir- <i>se</i>	dir/obl

Noms et pronoms continuent bien d'avoir deux formes, directe et oblique, mais ce clivage n'a plus qu'un lointain rapport avec le système antérieur. L'agent (nom ou pronom) est marqué par un suffixe *-se*, à tous les temps, et le plus souvent le patient est au cas direct ; le cas oblique ne marque le patient que s'il est directement et sévèrement affecté, avec des verbes comme « battre, frapper, cogner ». La détermination (et « possession » dans le cas des pronoms) est marquée par le cas oblique et le suffixe *-i*, par exemple *ma-i šal āli* « la fièvre m'a pris » (ma fièvre est-venue) ; on notera qu'il ne s'agit pas d'un ézafé.

Dans bon nombre de ces langues dardes orientales, l'opposition entre « je » et « me » est éliminée : la forme « me » devient la base des formes directes aussi bien, comme en persan et comme dans l'Inde d'en bas.

		direct	oblique
nouristani	kati	wuze	ye(me)
	waigali	aŋa	ũ
	ashkun	ai	yũ
darde occidental	gawar-bati	â	mô
	Katakalai (Morgenstierne)	au	ma
	wotapur	au	maĩ
	shumashti	â	mô
	glangali	abē	mey
	pashai SW	â	mam
	tirahi	au	me
	kalasha	a	mai
	khowar	awa	ma
darde oriental	torwali	ã, ai	me
	bashkarik	ya	mai
	mayan	mã	me
	kanyawali	ma	mî
	phalura	ma	ma
	langue de Sau	ma	ma
	shina	ma(h)	mã

Comparer⁷⁴

	panjabi	maĩ	maĩ
	hindi	maĩ	mujh

Cachemiri

Reste le cas de la vallée du Cachemire, où nous avons vu qu'il existait plusieurs séries de marques personnelles. Dans leur vallée relativement isolée, entre les langues tibétaines au nord et indiennes au sud, les parlers cachemiris représentent l'extrémité de l'aire darde, et il n'est pas très étonnant qu'ils aient développé des traits particuliers. L'un d'entre eux est la forme *bi* ou *ba* pour « je ». Elle résulte du transfert au singulier poli de la forme « nous » (de même que souvent, « vous » est un « tu » poli) : plusieurs langues dardes ont une forme en *b-* pour « nous »⁷⁵.

La vallée du Cachemire, du point de vue des zones d'influence des emprunts modernes, appartient plutôt à l'aire du pandjabi qu'à l'aire du pashto. « Fusil » s'y dit *bandūk*, mot du Panjab, plutôt que *top*, mot afghan qui sous des formes diverses a été emprunté par tous les autres parlers dardes et nou-ristaniens⁷⁶.

Malgré ces singularités, nous allons voir que la logique des formes en cachemiri, dans les grandes lignes, rappelle celle du pashai – à l'autre extrémité de l'aire darde.

La description des parlers cachemiris, outre que beaucoup de points méritent encore recherche⁷⁷, se complique d'une assimilation régressive puissante qui a transféré sur les premières syllabes du mot les caractéristiques de voyelles finales disparues ensuite. Ce phénomène, analogue à l'opposition *foot* / *feet* en anglais⁷⁸, transforme les oppositions masc. / fém. et sing. / plur., autrefois marquées par des suffixes, en alternances de thèmes selon une logique identique à celle qui oppose en pashai *gík-im* / *gîč-im* « je suis allé / allée ». C'est un trait largement répandu dans la région, mais qui semble être envahissant en cachemiri.

Les noms distinguent 3 cas au pluriel, mais entre 2 et 4 au singulier ; la classe de noms dits « féminins » n'a qu'une forme pour les 2 cas obliques (obl1 et obl2) et l'agentif, de sorte qu'une seule forme s'oppose au cas direct (dir). Les pronoms ont 2 cas, direct et oblique, et des possessifs dérivés qui s'accordent en genre.

	nom	verbe transitif			
		passé		présent	
	Pos	A	O	A	O
nom	obl1	agentif	direct	direct	obl1*
pronom	possessif	obl	direct	direct	obl

*si défini ; sinon cas direct.

Le système est d'une façon générale analogue à celui du pashai : au présent, un auxiliaire s'ajoute et c'est lui qui marque la personne ; au passé, le participe est complété par un jeu de marques personnelles. Toutefois, plusieurs différences apparaissent.

Au présent, l'auxiliaire précède le nom d'action (en *-ân*) et marque le genre et la personne du sujet (agent si le verbe est transitif). Les formes de l'auxiliaire sont les suivantes :

	masc.	fém.
s1	čhus	čhës
s2	čhukh	čhëkh
s3	čhu(h)	čhë(h)
p1	čhih	čhah
p2	čhiwi	čhawî
p3	čhi(h)	čha(h)

Ex. *čhës wučhan* « je vois » (sujet féminin), *čhukh wučhan* « tu vois » (sujet masculin).

Au passé, le participe s'accorde en genre et nombre avec le sujet, qui est le patient si le verbe est transitif ; Edel'man donne l'exemple suivant : *čhu-th-an su wučmut* « tu l'as vu » – ce qu'il faut analyser en 'il est vu de toi' : *čhu-* est l'auxiliaire masculin (3^e sing.), *-th-* est une marque de 2^e du sing. et correspond à l'agent, *-an* une forme de 3^e sing. et correspond au patient, *su* le démonstratif « il » à la forme directe masculine, *wuč-mut* est le participe en *-mut* du verbe *wučh-* « voir ». On voit que l'auxiliaire vient d'abord, et que les marques personnelles s'y suffixent dans un ordre précis. Edel'man appelle « enclitiques » toutes ces marques personnelles – ce qui n'est pas très éclairant. D'autres formes que nous verrons aussitôt sont plus simples car les marques personnelles suivent le verbe lui-même.

Il existe trois séries « d'enclitiques » dans les descriptions traditionnelles, telles qu'Edel'man les résume, mais on peut facilement retrouver les principes d'analyse que nous avons suivi tout au long. On en attendrait deux, supposant sur les critères courants comme les pronoms directs et obliques, et c'est largement ce qui se passe : la série I est directe (A au présent, O au passé), la série II est oblique (A au passé, O au présent). L'exception est la 3^e personne, qui en effet n'est pas vraiment une personne, ni formellement un pronom mais plutôt un démonstratif : pour cette 3^e pers., on emploie la série III au lieu de la I. Quand il y a deux enclitiques – ce qui est assez fréquent avec les verbes transitifs –, l'ordre est agent puis patient, comme en pashai.

	I	II	III
	direct	oblique	
s1	-s	-m	-m
s2	-kh	-th	-y(i)
s3	-n	-n	-s
p1	-ø	-ø	-ø
p2	-w	-w	-w
p3	-kh	-kh	-kh

Ces complexités apparentes sont percées à jour depuis plus d'un siècle, et le petit ouvrage du missionnaire T. R. Wade, *A Grammar of the Kashmiri Language*, 1888, distingue fort bien les fonctions, et moins bien les phonèmes.

Quelques exemples : *sûz-n-as* « il m'a envoyé » (envoyé-II3-I31 : 'je (suis) l'envoyé de lui'), *won-n-as* « il lui dit » (dit-II3-III3), *dop-ukh* « ils dirent » (dit-Ip3), *pak-us* « je suis allé » (allé-I31). Le pasteur Wade donnait une collection complète d'exemples transitifs avec l'évangélique verbe « tuer », à tous les genres et nombres et tous les temps, dont j'extraits (dans son orthographe) les désinences du tableau suivant⁷⁹ (passé, patient masculin) :

	me	te	le
je		mor-m-ak	moru-m
tu	mor-t-as		moru-t, mor-t-an
il	mora-n-as	mora-n-ak	moru-n

Où l'on voit que le 1^{er} suffixe (-m, -t, -n) marque l'agent, le 2nd (-s, -k, -ø ou -n) le patient. Wade indique en outre que le participe prend des formes distinctes selon le genre et le nombre du patient – conséquence de cette puissante assimilation régressive que nous évoquons au début.

	le	la	les (m.)	les (fém.)
il / elle	moru-n	möra-n	möri-n	mâri-n
ils / elles	moru-k	möra-k	möri-k	mâri-k

Comme on l'a vu plus haut, les désinences de l'auxiliaire (s1 -s, s2 -kh) sont celles de la série I, la série directe également employée pour les intransitifs.

La série II ou oblique a -th en s2, ce qui montre qu'elle est homologue de la série II que nous avons suivie pas à pas⁸⁰. Mais on ne peut pas rapporter la série I (directe) à la série directe de l'iranien, ce qui s'explique bien sûr si

elle résulte d'un auxiliaire contracté ; la forme pour s2 (-kh) reste difficile à expliquer dans la cadre indo-iranien, et même indo-européen.

Synthèse

Il faut maintenant résumer tout ce parcours. Le principe général est parfaitement simple, mais il a évolué de plusieurs façons et pour plusieurs raisons. Ce principe repose sur la 1^{re} métamorphose, c'est-à-dire l'opposition du présent où le sujet est l'agent et du passé accompli où le sujet est le patient.

Au présent, on poursuit un accord ancien en personne avec l'agent (série I), tandis que le patient, nom ou pronom, est marqué par une forme dite « oblique » ; si ce patient est un pronom, il peut être représenté par un enclitique par ailleurs possessif (série II).

Au passé, le patient est le sujet, et le verbe est un participe qui s'accorde avec lui en genre et nombre. C'est alors l'agent, nom ou pronom, qui est marqué par la forme oblique (parfois un cas spécial agentif) ; si cet agent est un pronom, il peut être représenté par un enclitique ; cet enclitique vient après le premier mot de l'énoncé. Les nom ou pronom patient, qui sont le sujet, sont au cas direct.

Le point fondamental est le développement d'une syntaxe nominale de l'accompli : le prédicat participial remplace le verbe conjugué, et s'accorde en genre et nombre, comme un adjectif, non plus en personne. C'est pourquoi on récuse souvent à juste titre le nom de « construction passive » pour cette syntaxe⁸¹ : cette expression est malheureuse d'une part parce qu'en indo-européen ancien (avestique et sanscrit inclus) les passifs étaient tout différents de ce qu'on entend dans notre cas, d'autre part parce qu'elle dissimule la syntaxe nominale et ses conditions d'accord avec le patient.

Toutefois, ce schéma issu de la 1^{re} métamorphose s'est transformé à son tour dans des directions différentes, qu'on ne saurait ramener à une « évolution » uniforme. Parfois, comme en pamirien, la tendance est à aligner la construction du « passé » sur celle du présent en marquant partout le patient de la même façon, tandis que l'enclitique devenait une marque systématique de passé. Souvent, les prédicats du « passé » ont suffixé des indices personnels de « présent » marquant certes le patient, mais rétablissant par cette néo-conjugaison un parallèle avec la construction antique ; quelquefois, l'agrégation d'auxiliaires donne un résultat plus diversifié encore et produit des séries I modifiées par la phonologie des auxiliaires. Parfois au contraire, comme dans les langues kafires, toute conjugaison tend à disparaître au profit de formes différenciées de pronoms. Dans les méandres complexes des langues dardes, où les possessifs ont été également souvent refaits, les deux séries de marques suffixées tendent à s'identifier dès que leur ordre fixe leur fonction, ou bien disparaissent aussi. En cachemiri, les deux séries au contraire se « sur-distignent », au point qu'il est malaisé d'expliquer les formes par l'étymologie.

Les montagnes sont-elles vraiment des refuges ?

Le premier point qui ressort de ce parcours descriptif, c'est qu'il est vain de concevoir les montagnes comme des zones abritées, voire secrètes, où se seraient conservées des trésors d'archaïsme. La seule variété des faits décrits – si le lecteur a eu le courage de nous suivre tout au long – suffit à montrer l'ineptie d'une pareille position : si toutes ces grammaires étaient archaïques, on se demande quelle grammaire ne l'est pas.

Et même, sur certains points, ces langues des hautes montagnes n'ont rien à envier, en fait de modernisme syntaxique, au persan ou au hindi. Celui-là conserve bien distinctes deux séries de marques personnelles que le dardique a souvent confondu et que le Nouristan émonde ; celui-ci possède encore un passé accordé au patient, que le pamirien a souvent refondu.

Ce qui est propre aux parlers montagnards, c'est leur variété. Les parlers « d'en bas » ne se sont en général définis qu'au prix d'échanges et de nivellements qui ont généralisé lentement mais à grande échelle les innovations en érodant les singularités locales ; ceux d'en haut n'innovaient pas moins, ils innovaient au contraire d'autant plus qu'ils formaient de petites communautés où ces innovations pouvaient s'établir sur un consensus rapide, et on pourrait le montrer sur les systèmes phonologiques comme sur les systèmes syntaxiques⁸². C'est de là que vient leur extraordinaire pouvoir explicatif, pour qui s'intéresse à la vie des langues. Car sur l'ensemble du massif, on parcourt de vallée en vallée une diversité de cas qui montre, quand on les compare, le champ des possibles à partir d'un schéma simple, celui de la 1^{re} métamorphose.

Cette diversité aide aussi à percevoir un fait plus profond peut-être. La transformation du passé en accompli, ce que nous avons appelé ici « la 1^{re} métamorphose », était sans doute un fait acquis quand ces langues du « Monde du A » se sont répandues dans leur espace actuel, mais il n'avait pas éliminé tous les passés, comme le montre la persistance des anciens imparfaits ici et là. Ces anciens imparfaits étaient à quelques égards le fer de lance de la 2^e métamorphose dont ils sont en fait un excellent modèle, à un détail près : la combinaison des nouvelles formes sur les participes. Ce que nous avons donc présenté au départ – suivant en cela une idée classique – comme une évolution générale qui mène au remodellement analogique des accomplis nominaux en nouveaux passés verbaux doit être nuancé vers l'amont : tout n'était pas joué au départ. Mais surtout vers l'aval : il n'est pas certain, si l'on prend en compte la diversité des systèmes syntaxiques que présentent les langues des montagnards, qu'il faille voir là un mouvement uniforme et pour ainsi dire obligé. Les langues des montagnards, du point de vue morphe-syntaxique dont nous avons ici ébauché le panorama, présentent un tableau historique plus riche : le sogdien et le yaghnobi ont en effet développé l'emploi d'auxiliaires d'une façon plus contraignante encore que dans bien des langues de l'Inde moderne, et cette voie a mené en pashai à des prédicats à double réfè-

rence actancielle (agent et patient), et en cachemiri plus loin encore ; au contraire en pays « kafir » et dans d'autres vallées dardes, l'effacement des indices personnels a correspondu à une nouvelle flexion nominale et pronominale dont on aurait cru perdu le principe, à en juger par le persan ou le hindi où les pré- et postpositions ont occupé le terrain. Au Pamir, avec bien des variantes, c'est au contraire la série des anciens possessifs qui s'est généralisée au passé, selon un jeu modifié de vallée en vallée où il serait vain de classer les langues en fonction des archaïsmes.

Les langues des montagnards ne sont pas en elles-mêmes archaïques ; dans beaucoup de cas, on pourrait même les dire futuristes, par rapport aux « grandes langues » d'en bas. Leur grand privilège, c'est d'être restées multiples, et comme autant de potentialités humaines. Il y a plus de diversité morpho-syntaxique dans ce groupe de montagnes, bien plus petit que la France, que dans le reste de l'Inde et de l'Iran à la fois. Lorsqu'on essaie de les voir comme autant d'archaïsmes, ce n'est pas seulement pour leur dénier, comme retardataires, leur droit d'exister dans l'avenir, c'est aussi parce qu'elles nous montrent que l'avenir n'est pas uniforme et linéaire, mais multiple et divergent.

Liste des langues

Dans chaque groupe, par ordre alphabétique

A/ langues vivantes citées

langues pamiriennes

bartangi, ishkashimî, rushâni, roshorvi, sangliche, sariqoli, shughni, wakhi, yazghulâmi, zebâki.

autres langues iraniennes orientales

munji, ormuri, ossète, pachto, parachi, yagnobi, yidgha.

autres langues iraniennes occidentales

baloutche, dari, kurde, persan, tadjik.

langues kafires (nouristanies)

ashkun, kati, prasun, tregami, waigali.

langues dardes

bashkarik, cachemiri, gawar-bati, glangali, kalasha, kanyawali, khowar, mayan, pashai, phalura, shina, shumashiti, tirahi, torwali, wotapuri (katarqalai).

autres langues indo-aryennes

assamais, bengali, hindi, lahnda (appellation contestée), pandjabi, sindhi.

B/ langues anciennes citées

indo-aryennes

pali, sanscrit.

iraniennes

avestique, khoresmien, sace (saka : Khotan et Tumshuq), sogdien, vieux-perse.

C/ autres langues citées à des fins comparatives ou pédagogiques

anglais (et vieil-anglais), bulgare, français, gotique, grec (ancien et moderne), latin, russe.

NOTES

1. Les contraintes éditoriales nous ont fait éviter les signes spéciaux. Les voyelles longues sont notées par le circonflexe, le schwa par le signe « ɛ̃ ». Les cas où nous avons transformé les graphies des sources sont indiqués en note. Beaucoup de noms propres dans cette région ont en Europe une tradition orthographique anglaise, que nous avons suivie : « sh » et « ch » pour le français « ch » et « tch » ; « j » pose un problème car certaines langues font la différence entre ce que nous écrivons en français « j » et « dj », toutefois nous avons ici encore suivi l'usage anglais : « j » est presque toujours pour le français « dj ». Nous avons suivi l'orthographe française quand elle est attestée : *Caboul*, *Cachemire* (et *cachemiri*), *Hindou Kouch*, *Samarcande*, *Zeravchan* et aussi *pachto*.
2. Nous verrons que ce sous-groupe, de même qu'il n'occupe que la part occidentale des Pamirs, s'étend vers le sud au-delà de l'Amou.
3. Le bourouchaski est divisé en deux groupes géographiques et linguistiques, le yasin à l'ouest, le hunza-nager à l'est. La description *princeps* est Lorimer 1935-1938, qui a aussi donné une description du wakhi en 1958. Sur le yasin, voir surtout Tiffou 1999 (avec biblio.). Sur le hunza-nager, Berger 1998.
4. Les langues indo-iraniennes rassemblent donc les langues iraniennes (persan, kurde, pachto etc. et les langues pamiriennes), les langues indo-aryennes (vaste groupe parlé dans l'Inde du nord : hindi, pandjabi, gujarati, bengali etc. et les langues dardes), et les langues kafires comme nous verrons plus loin. Ces langues indo-iraniennes forment une branche des langues indo-européennes.
5. Biemeier 1989 : 480. Voir aussi Junker 1930, qui rappelle (p.4) que le premier à avoir publié, dans un article rédigé à Samarcande en français, une liste de mots yagnobi est Ujfalvy en 1877.
6. Un verbe transitif indique comment quelqu'un agit sur quelque chose. Celui qui agit est l'agent (que nous abrègerons souvent en A). Le quelque chose ou quelqu'un sur quoi l'action s'exerce est le patient (abrégé O : c'est ce que les instituteurs appellent le « complément d'objet ») ; en termes technique l'agent et le patient sont des actants. Un verbe intransitif n'a qu'un actant unique (abrégé U). Il est très important de ne pas confondre ces fonctions avec celle de « sujet », qui est en général celui des actants avec qui le verbe s'accorde de façon privilégiée, car selon les langues (et comme nous allons le voir, parfois dans la même langue selon les cas) le sujet du verbe transitif peut être ou bien l'agent (comme en français) ou bien le patient.
7. Il vaudrait donc mieux appeler ces « néo-passés » des accomplis, ou des perfectifs, comme le font plusieurs auteurs. D'autant que dans plusieurs langues des passés traditionnels sur thème de présent (souvent appelés « imparfaits ») ont continué, par exemple en sogdien. Toutefois, par souci d'intelligibilité et pour ne pas tomber dans des débats sur l'aspect, nous emploierons le terme de « passé » dans cet article.
8. On notera que les langues ouraliennes orientales, dont les contacts anciens avec l'indo-iranien sont attestés par des emprunts, présentent une construction similaire du passé. La promotion en russe du participe comme prédicat du passé (s'accordant en genre et nombre avec l'agent des transitifs) est ancienne en russe populaire, mais les formes traditionnelles de passé ont perduré dans cette langue

jusqu'au XVII^e siècle. Les langues turkes présentent également deux séries de désinences personnelles dont l'une est analogue aux possessifs, mais c'est là un phénomène typologiquement très répandu.

9. Nous employons AEC pour « avant l'ère chrétienne », et EC pour « ère chrétienne ».
10. Kellens 1989 : 36.
11. Les langues indo-aryennes sont, à peu près, les langues de l'Inde qui dépendent du sanscrit. On ne peut pas les appeler « indiennes » comme nous disons « iraniennes », parce qu'en Inde coexistent d'autres groupes de langues, notamment les langues dravidiennes et les langues munda. En toute rigueur il faut remarquer qu'on trouve aussi des langues turkes et mongoles en Iran, mais leur présence résulte d'immigrations relativement tardives.
12. Masica 1991 : 340-1 (notre trad.).
13. L'auxiliaire *thī* et le participe *likhi* s'accordent en genre et nombre (féminin singulier : FS) avec le sujet *ciṭṭ-ī*, tandis que l'agent *Gopāl* est indiqué par la postposition *ne*.
14. C'est à dire les langues indo-aryennes modernes (FJ).
15. Le participe *labdham* est au nominatif neutre singulier (NNS) parce qu'il s'accorde avec le sujet *darśanam* qui l'est aussi ; il n'y a pas d'auxiliaire. L'agent *tēna* est au cas instrumental ; le complément de lieu au cas locatif.
16. Un enclitique est un mot qui ne peut pas être prononcé seul : il « s'appuie » sur le mot qui précède. Il ne peut donc jamais venir en tête de phrase. Ce n'est pas exactement un suffixe, d'abord parce qu'il conserve une indépendance phonétique, ensuite parce qu'il ne s'associe pas à un mot particulier : ici, peu importe quel est le premier mot de la phrase – le point important est qu'il faut un mot pour que l'enclitique puisse s'y appuyer.
17. Ce symbole « ø » signifie qu'il n'y a pas de terminaison du tout.
18. Pour A « agent », O « patient », voir note 7. V est le verbe. Nous employons un « a » minuscule pour montrer qu'il renvoie au A majuscule, l'agent. Cette convention est purement descriptive du mécanisme des formes, car il arrive qu'on se passe du pronom lui-même, auquel cas le « a » est la seule indication de l'agent.
19. Dans un énoncé donné, le patient présent (ou l'agent passé) peut être exprimé soit par le pronom oblique soit par la série II, mais pas par les deux moyens à la fois. Le sujet peut utiliser les deux moyens ensemble car la marque de série I est obligatoire.
20. Morgenstierne 1972 (1929), I.
21. Efimov 1986.
22. Le *-am* est de série II. Paraphrase : 'non, (il) n'(est pas) mon vu'.
23. C'est à dire de la construction avec participe. Tandis qu'on appliquait au passé les marques de personne (« vu+suis », « vu+es »), la 3^e restait « vu ».
24. Un *-y-* se place devant les terminaisons en *a* pour éviter le hiatus.
25. Un exposé très clair de la situation et de son histoire se trouve dans Lazard 1963 : 245-261. « Certains parlars tadjiks n'utilisent même pas les pronoms suffixés en fonction d'objet du verbe (Rastorgueva *Očerki* III 42). (...) Inversement, le tadjik a développé, beaucoup plus que le persan de Perse, leur usage pour exprimer la détermination nominale. ». Des vestiges de la construction de la 1^{re} métamor-

- phose sont repérables dans l'oeuvre de Firdausî, où l'on notera que la série II se trouve aussi avec des verbes intransitifs au passé (Lazard 1963 : 257).
26. Blau 1980.
 27. Vaissière 2002.
 28. Écrit ensuite seulement *-qâ* quand l'auxiliaire est devenu un suffixe.
 29. Benveniste 1929.
 30. En grec, il a subsisté jusqu'à nous. Grec moderne *phernei* « il porte », *epherne* « il portait ». En latin au contraire il avait déjà complètement disparu.
 31. Ce remodellement de l'ancien imparfait a eu lieu plus ou moins à l'époque des textes.
 32. En sogdien le participe vient d'abord, ici le *-t* typique est séparé par un tiret. L'auxiliaire possède une désinence personnelle, ici *s1 -m*.
 33. Ces documents sogdiens sont écrits avec un alphabet adapté du syriaque, donc sémitique : une partie des voyelles sont notées par des consonnes spécialisées, de sorte que la lecture est une interprétation de la graphie. L'usage lorsqu'on cite du sogdien est de citer la graphie du document.
 34. Les lettres grecques notent des fricatives : θ comme le *th* sourd anglais de *think*, δ comme le *th* sonore de *this*, β est un son entre *b* et *v*, γ un son proche du français (du nord) «r».
 35. Ces formes sont données par Sims-Williams 1989 : 186, liste plus complète que celle de Benveniste.
 36. Source : Emmerick 1989. L'analyse des formes est dans Emmerick 1968.
 37. Source principale : Payne 1989 (in Schmitt). Tous les exemples viennent de cette source, sauf précision. Pour le yidgha-munji, Skjærvø 1989 (in Schmitt).
 38. Ces deux langues sont parlées plus au sud, au NE de l'Afghanistan. Elles présentent par ailleurs plusieurs traits communs avec le pachto.
 39. Le sariqoli fait exception. Sur cette langue, parlée au Xinjiang chinois, nous avons deux études : Pahalina 1966 et Gaoerqiang 1985.
 40. *Wuz* est le pronom « je » au cas sujet ; *di* est un démonstratif au cas oblique (le cas sujet serait *yid*).
 41. *Az* est le pronom « je » au cas sujet, et *-um* est le suffixe personnel de série II, même personne ; *pa* est une préposition ; *sat* est la forme féminine du verbe « aller » au passé, c'est-à-dire l'ancien participe comme le montre le *-t* final : le masculin correspondant (« allé ») serait *sut*. Si l'on n'utilise pas le pronom sujet, la phrase devient *pa Xaragh-um sat*. S'il n'y a pas de complément, on peut avoir simplement *sat-um* « je suis allée ».
 42. Le *x* de *xéyt* note ici une fricative vélaire, suivant l'API.
 43. *Mu* est la forme « me » dite oblique, normale pour marquer l'agent ; *dum* est la forme oblique du démonstratif, féminine (le masculin serait *day*, la forme sujet serait *yid*) : dans les langues de ce groupe, beaucoup de noms sont « féminins » au singulier et « masculins » au pluriel, ce qui signifie en fait que le « masculin » est un collectif – et que le « genre » marque en fait le nombre ! *Xéyt* est invariable : seuls certains verbes intransitifs marquent le genre.
 44. Payne 1980.
 45. Ce « g » indique l'accord en genre, qui n'est possible qu'avec certains verbes.
 46. Pahalina 1975, 73.

47. Edel'man 1966 : 39.
48. Pahalina 1966 : 33.
49. Le yidgha ne possède les enclitiques que pour s1 et s2 (Skjærvø 1989 : 414). C'est pourquoi il est ici question surtout du munji.
50. Pahalina 1989 : 105.
51. Grjunberg 1972 : 417.
52. En outre, les noms différencient bien forme directe et forme oblique.
53. Grjunberg 1972 : 410. *Ta* est la forme oblique de *tu* « tu », normale comme agent d'un transitif passé ; *mën* est la forme oblique de *za* « je » ; *lë_k-* est le thème accompli transitif de « voir » avec la désinence IIb de 2^e pers.
54. Ibid. *Win-* est le même verbe « voir », mais qui utilise une racine différente au présent. Le suffixe est de série Ia.
55. Grjunberg signale (1972, 6) que le premier Européen à avoir visité les Mundji fut Nicolas Vavilov, le célèbre botaniste et biologiste, en 1924. Grjunberg lui-même était attaché au groupe de géologues chargé d'inspecter les mines de lazurites locales (carte dans son livre).
56. Outre celles dont nous parlons ensuite, il faut citer le baloutche, le tâleshi, et plusieurs parlars du rebord de la mer Caspienne ; en tâti, l'adjectif précède aussi le nom.
57. Oranskij 1977, 202-4 et note 5 p. 213.
58. Il ne faut pas comprendre qu'elles aient puisé dans le sanscrit, mais bien sûr dans un contingent de thèmes pronominaux dont les formes sanscrites sont aussi un choix.
59. Biddulph 1971 : 126 (notre trad.).
60. L'affaiblissement d'un /s/ initial en /h/ est un phénomène assez fréquent. En grec, il a eu lieu très tôt puisque « sept » s'y dit *hepta* dès avant Homère. Ensuite, ce *h-* lui-même a disparu : grec moderne *efta*. Dans les langues turques, c'est un trait caractéristique du bashqort.
61. Ce n'est pas un numéro de page. Le dictionnaire de Turner (voir bibliographie) est organisé par racines, rangées dans l'ordre alphabétique de l'écriture du sanscrit. Ces racines portent chacune un numéro.
62. Fussman 1972 II : 349.
63. Voir la carte « œil » dans Fussman 1972, avec ses commentaires. En tregami et waigali, la 2^e voyelle est nasalisée, de même que le /ä/ en kati.
64. Elfenbein note que hors de la 3^e personne (s3 -ī, p3 -iṣ) leur emploi est plutôt « littéraire » ; mais comme il ajoute qu'il en va ainsi dans la plupart des dialectes, on peut supposer que ses guillemets signifient « en style soigné » (Elfenbein 1989 : 355).
65. Masica 1991 : 254.
66. Les données kati sont dans Grjunberg 1980.
67. *Aga* « si », *t'u* patient est au cas direct, *ye* agent au cas direct, le verbe s'accorde (-ṣ) avec le patient au cas direct qui est le sujet.
68. Degener 1998.
69. Toutes les données qui suivent remontent aux enquêtes de Morgenstierne, qu'il faut citer (Morgenstierne 1973 III : XV, notre trad.) : « Plus les trous sont gros et nombreux, dit-on du Gruyère, meilleur il est. On ne peut guère dire la même

chose d'une grammaire. Plus qu'aucun lecteur, je sens douloureusement les nombreux trous béants des données dont ce livre a été fait. Peut-être eût-il été préférable de se concentrer sur l'étude complète et intensive d'un seul dialecte pashai. Mais je n'ai jamais eu l'occasion de le faire. Les circonstances ne m'ont pas permis de m'installer dans un village pashai. Il m'a fallu bondir sur chaque occasion d'interroger des informateurs de hasard qui apparaissaient à Caboul, Jalalabad ou Peshawar en 1924, 1929, 1961, 1962 ou 1964, et je n'ai pu faire qu'une paire de razzias en territoire pashai proprement dit ».

70. Buddruss 1960.
71. *ma* est un démonstratif accusatif, *ne* est la négation.
72. Buddruss 1967.
73. La langue phalura a *tus* pour « vous » et *tu* pour « tu ». Ce qui est certes moins extraordinaire, mais n'en consiste pas moins à former le pluriel sur le singulier, un cas rare dans cette zone linguistique.
74. Un tableau des formes du pronom *sI* dans diverses langues indo-aryennes se trouve dans Masica 1991 : 252.
75. Shumashti *ābē*, glangali *abē* (devenu aussi « je »), kalasha *abi*, mayan et kanyawali *bē*, phalura, langue de Sau et shina *be* (cf. sanscrit pl *vayam*).
76. Leitner écrit en 1873 à propos des Shina : «Jusque très récemment, leurs seules armes étaient un petit *khandjar* (dague), l'arc et les flèches ; mais ils ont emprunté aux Afghans l'usage du fusil et de l'épée » (Leitner 1873, App. 4, page 7 – cité par Fussman 1972, II, 179, note 1).
77. Une étudiante française, E. Del Bon, y consacre sa thèse.
78. L'opposition *foot* / *feet*, déjà vieil-anglais *fōt* / *fēt*, correspond au gotique *fōtus* / *fōtyus*.
79. Dans ce tableau comme dans le suivant, la segmentation avec des tirets est mienne [FJ].
80. On peut parcourir les formes variées de la série II en iranien oriental dans Edel'man 1990 : 229 sqq.
81. L'expression de « construction passive » semble devoir sa renommée à une mise au point, d'ailleurs habile et prudente, de Geiger 1893.
82. Ce constat classique est encore souligné par Buddruss 1959 : 1 « Le fait que le pashai soit parlé dans une ceinture montagneuse richement cloisonnée a élaboré une grande quantité de dialectes très divergents, de sorte que les locuteurs de parlars trop éloignés ne peuvent plus se comprendre en pashai, et doivent utiliser le persan ou le pachto ».

BIBLIOGRAPHIE

La meilleure introduction aux langues iraniennes est Oranskij 1977 (trad. du russe en français par J. Blau) ; ensuite Schmitt 1989 (en all., fr. et angl.) est indispensable. Pour l'étude des langues pamiriennes, les principales monographies après Morgenstierne (en ang.) sont en russe (voir biblio. in Payne 1989). Un panorama morpho-syntaxique des langues dardes et kafires est Edel'man 1965 (trad. en fr.), toujours utile mais qui repose sur des données parfois datées. Fussman 1972 concerne le lexique et la phonologie. L'étude des langues dardes et kafires a été poursuivie par G. Buddruss et ses élèves. Une enquête sociolinguistique superficielle mais récente, faite par des missionnaires américains, a été publiée en 1992, vide *Sociolinguistic*.

- Benveniste E., *Essai de grammaire sogdienne, 2^e partie*. Geuthner 1929, 241 p.
- Berger H., *Die Burushaski Sprache von Hunza und Nager*. Harrassowitz 1998, 3 vols.
- Biddulph J., *Tribes of the Hindu Koosh*. Edition Gratzl 1971, 154+169 p.
- Bielmeier R., « Yaghnōbī » in : Schmitt 1989, pp. 480-488.
- Blau J., *Manuel de kurde, dialecte sorani*. Klincksieck 1980.
- Blau J., « Le kurde » in : Schmitt 1989, pp. 327-335.
- Buddruss G., *Beiträge zur Kenntniss der Pashai-Dialekte*, 1959, 74 p.
- Buddruss G., *Die Sprache von Wotâpur und Katârqalâ*, 1960, 144 p.
- Buddruss G., *Die Sprache von Sau in Ostafghanistan*. Kitzinger 1967, 150 p., carte.
- Degener A., *Die Sprache von Nisheygram im afghanischen Hindukusch*. Harrassowitz 1998, 588 p.
- Edel'man D. I., *Âzgulâmskij âzyk* [Le yazghulâmi]. Moscou 1966, 217 p.
- Edelman D. I., *The Dardic and Nuristani Languages*. Moscou 1983, 343 p. Trad. par E. H. Tsipan de *Dardskie âzyki* 1965, modifié.
- Edel'man D. I., *Sravnitel'naâ grammatika vostočnoiranskix âzykov : morfologiâ. Èlementy sintaksisa* [Grammaire comparative des langues iraniennes orientales : morphologie. Éléments de la syntaxe]. Moskva 1990, 287 p.
- Efimov V. A., *Âzyk ormuri* [La langue ormuri]. Moscou 1986.
- Emmerick R. E., *Saka Grammatical Studies*. Oxford Univ. Press, 1968, 367 p.
- Emmerick R. E., « Khotanese and Tumshuqese » in : Schmitt 1989, pp. 204-229.
- Fussman G., *Atlas linguistique des parlers dardes et kafirs*, EFEO 1972, 2 vol.
- Fussman G., « Kafiristan/Nouristan : avatars de la définition d'une ethnie », in : *Le Fait ethnique en Iran et en Afghanistan*, CNRS, 1988, pp. 55-64.
- Gaoerqiang, *Tajikezu jianzhi* [Bref exposé du tadjik], Pékin 1985.
- Geiger W., « Die Passivconstruction des Präteritums transitiver Verba im Iranischen », in : *Festgruss an Rudolf von Roth*. Stuttgart 1893, pp. 1-5.
- Grjunberg A. L., *Mundžanskij âzyk* [La langue munji]. Léningrad 1972, 474 p.
- Grjunberg A. L., *Âzyk kati* [La langue kati]. Moscou 1980, 296 p.

- Junker, *Yaghnôbi Studien. Sprachgeographische Gliederung des Yaghnôb-Tales*. Leipzig 1930.
- Lambton A. K. S., *Persian Grammar*. Cambridge Univ. Press 1984 (1st ed. 1953), 330 p.
- Lazard G., *La Langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Klincksieck 1963, 535 p.
- Lazard G., "Le persan" in : Schmitt 1989, pp. 263-293.
- Masica C. P., *The Indo-Aryan Languages*. Cambridge Univ. Press 1991, 539 p.
- Morgenstierne G., *Indo-Iranian Frontier Languages* (2nd ed.). Vol. 1 *Parachi and Ormuri*, 1973 (1st ed. 1929), 431 p., ill., carte. Vol. 2 *Iranian Pamir Languages*, 1973 (1st ed. 1938), 562+69 p., ill., carte. Vol. 3 *The Pashai Language*, 1973 (1st ed. 1967), 342 p., carte. Vol. 4 *The Kalasha Language*, 1973, 254 p., ill., carte. Univesistetsforlaget, Oslo.
- Oranskij I. M., *Les langues iraniennes*. Klincksieck 1977, 239 p. Trad. par J. Blau de *Iranske âzyki*, Moscou 1963.
- Pahalina T. N., *Sarykol'skij âzyk* [La langue sariqoli]. Moscou 1966, 240 p.
- Pahalina T. N., *Vahanskij âzyk* [La langue wakhi]. Moscou 1975, 343 p.
- Pahalina T. N., *Sravnitel'no-istoričeskaâ morfologiâ pamirskih âzykov* [Morphologie comparée et historique des langues pamiriennes]. Moscou 1989, 264 p.
- Payne J. R., "The Decay of Ergativity in Pamir languages", *Lingua* 51 (1980), pp. 147-186.
- Payne J. R., "Pâmir Languages" in : Schmitt 1989, pp. 417-444.
- Schmitt R. (Ed.), *Compendium Linguarum Iranicarum*. Wiesbaden 1989, 529 p.
- Sims-Williams N., "Sogdian" in : Schmitt 1989, pp. 173-192.
- Skjærvø P. O., "Pashto" in : Schmitt 1989, pp. 384-410.
- Skjærvø P. O., "Yidgha and Munji" in : Schmitt 1989, pp. 411-416.
- Šafeev D. A. "Kratkij grammatičeskij očerk afganskogo âzyka [Brève description grammaticale de la langue afghane]" in : P. B. Zudin, *Russko-afganskij slovar'* [Dictionnaire russe-afghan]. Moscou 1963, pp. 1035-1174.
- Sociolinguistic Survey of Northern Pakistan* (coll., Summer Institute of Linguistics & National Inst. of Pakistan Studies), 5 vols., 1992 ; vol. I *Languages of Kohistan*, 263 p. ; vol. II *Languages of Northern areas*, 417 p. ; vol. III *Hindko and Gujari*, 305 p. ; vol. IV *Pashto, Waneci, Ormuri*, 176 p. ; vol. V *Languages of Chitrâl*, 257 p.
- Tiffou E., *Parlons bourouchaski*, L'Harmattan 1999, 377 p.
- Turner R. L., *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*. Motilal 1999 [1966], 4 vols.
- Vaissière E. de la, *Histoire des marchands sogdiens*. de Boccard 2002, 413 p.
- Wade T. R., *A Grammar of the Kashmiri Language*, 1888 (reprint Jammu Tawi 1996), 159 p.

Carte schématique des langues indo-iraniennes des Pamirs et de l'Hindou-Kouch

